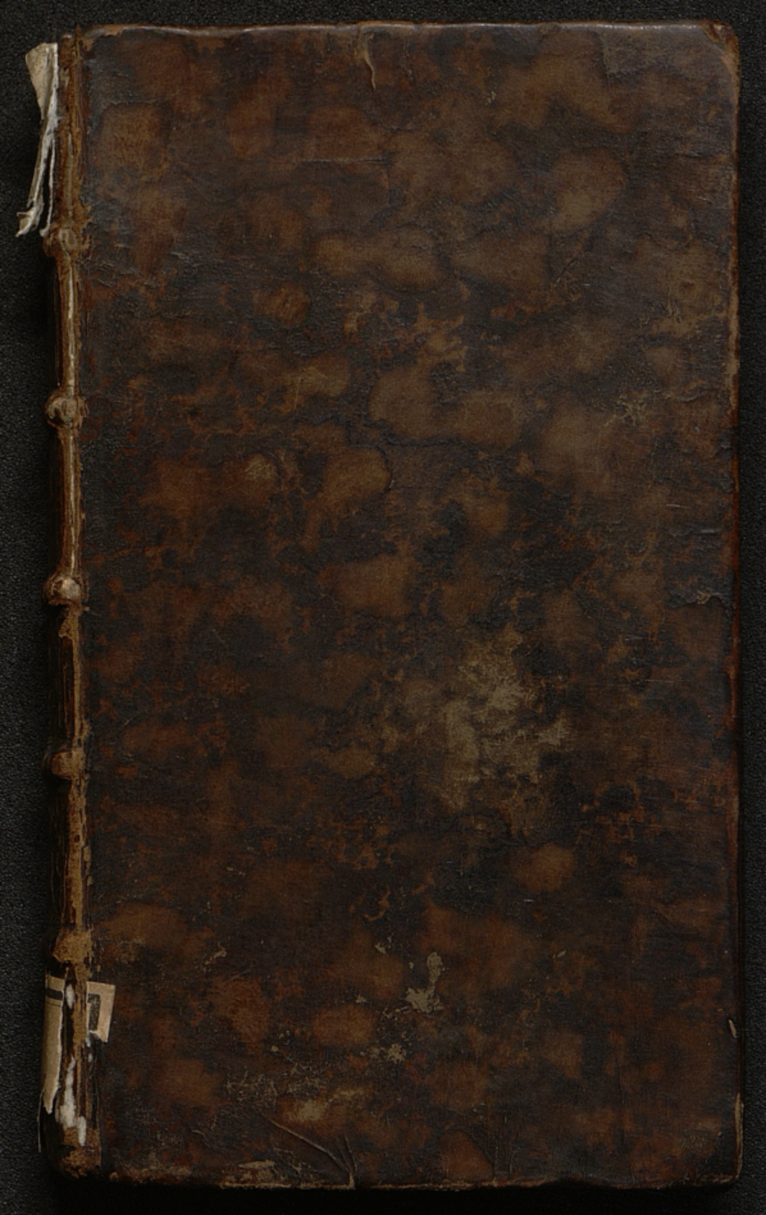


3
4.112
RELAT
DES
AMASO
TOII
54112



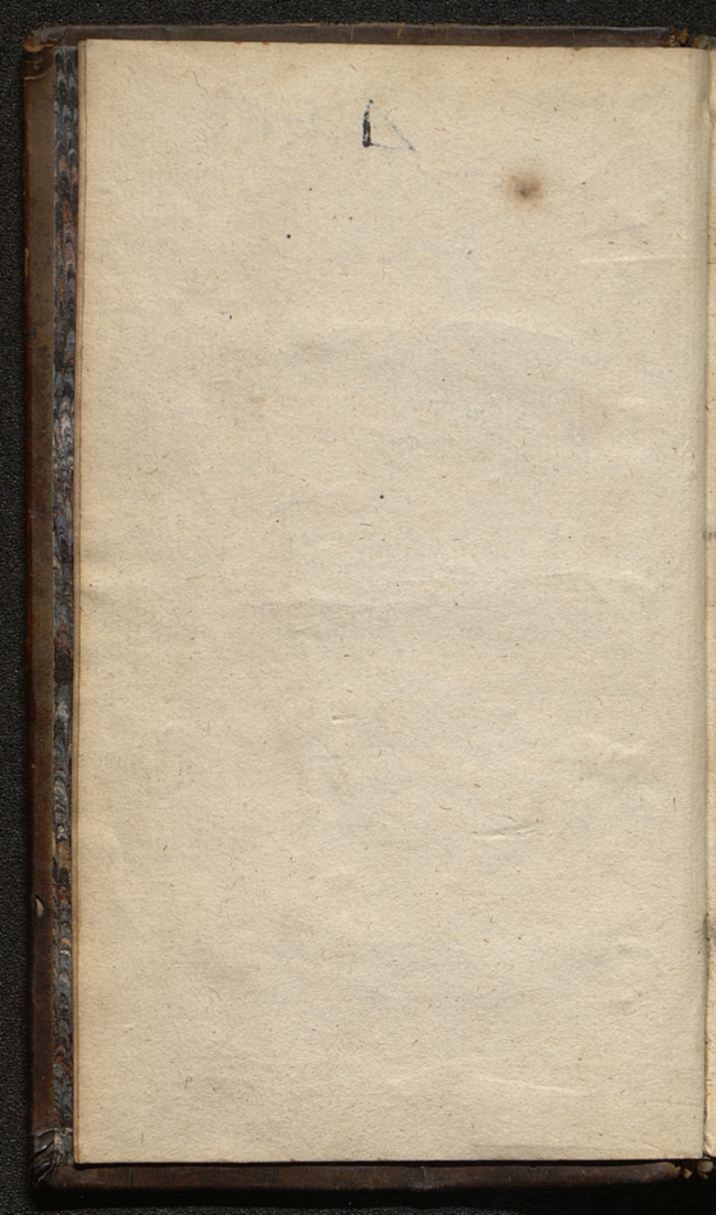






Δ S4112

S4112
3



# RELATION
## DE LA RIVIERE DES AMAZONES

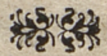
TRADUITE

Par feu Mr de Gomberville de l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Christophle d'Acuña Jesuite.

*Avec une Dissertation sur la Riviere des Amazones pour servir de Preface.*

TOME III.



A PARIS,
Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au second Pillier de la grand'Sale du Palais, au grand Cesar.

M. DC. LXXXII.
*Avec Privilege du Roy.*

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

# RELATION DE LA GRANDE RIVIERE DES AMAZONES dans le nouveau monde.

## SECONDE PARTIE.

### CHAPITRE XLIV.

*Les principales embouchures de la Riviere des Amazones dans la Mer, & les principales Rivie-*

*res du Perou, qui entrent dans la Rivicre des Amazones.*

IUsques icy j'ay traité en general de ce qui regarde cette noble & fameuſe Riviere des Amazones, il eſt raiſonnable que j'entre dans un plus grand détail, & que je parle en particulier de ſes ſources & de ſes entrées ; je feray connoiſtre les ports ; je marqueray diſtinctemēt toutes les rivieres qui l'entretiennent dans ſa prodigieuſe grandeur ; je penetreray meſme juſques dans les ter-

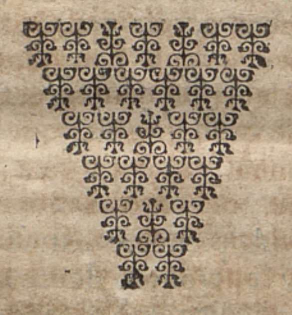
res qu'elle arrouſe ; j'obſerveray ſes hauteurs, & les inclinations particulieres de tant de Nations qu'elle nourrit ; je ne laiſſeray rien digne d'eſtre ſçeu, parce que j'en ſuis témoin oculaire, & qu'ayant eſté envoyé par un des grands Roys de la Chrétienté, exprés pour faire des remarques tres-exactes de toutes les choſes qui ſont ſur cette Riviere, je puis rendre compte peut-eſtre mieux que pas un autre, de ce que je me ſuis chargé de faire. Je ne diray rien de la principale embouchure de noſtre Riviere en l'Ocean vers le côté de Para, car

elle eſt connuë il y a long-temps de tous ceux qui navigent en ce nouveau monde; on ſçait qu'elle eſt ſous la Ligne aux derniers confins du Brezil : Je ne parleray point auſſi de l'embouchure de noſtre Riviere, par laquelle le Tyran Lopez d'Aguyre vint aborder à l'Iſle de la Trinité, parce que je ne l'ay pas veuë, & que ceux qui y ont eſté m'ont dit que l'on n'entre pas droit dans la Riviere des Amazones par cette embouchure, qui eſt l'embouchure d'une autre riviere qui a communication avec la Riviere des Amazones, par pluſieurs bras, qui de diſtance en diſ-

tance s'étendent loin d'elle, & viennent ſe rendre à la Mer avec cette autre riviere. Ma ſeule intention eſt de montrer & de faire entendre aux Habitans des païs conquis du Perou les entrées qu'ils ont chez eux pour paſſer à la Riviere des Amazones, ou pour mieux dire les rivieres de chaque Province qui viennent ſe rendre dans noſtre grande Riviere : J'ay déja dit qu'en deſcendant ſur ſes eaux nous avons vû au Sud & au Nord ſes rivages ouverts par un nombre d'autres rivieres ou fleuves : c'eſt donc une neceſſité à ceux qui s'embarqueroient ſur ces rivieres de

ſe rendre dans la nôtre ; mais parce que l'on ne ſçait pas certainement de quelles Provinces elles tirent leur origine, de quelles Villes leurs ſources ſont voiſines, on ſçait encore moins dans ces lieux où elles naiſſent ſi elles donnent entrée dans noſtre Riviere, c'eſt pourquoy je veux lever ces doutes, & traiter de quelques huit que j'ay reconnus, & dont il n'y a perſonne qui aye hanté ces Provinces qui ne confirme mon rapport ; il y en a trois qui viennent du côté de noſtre Riviere, & qui deſcendent devers le nouveau Royaume de Grenade ; du côté du Sud nous

en vîmes quatre autres, & il y en a une autre qui coulant ſous la ligne Equinoxiale vient ſe rendre dans noſtre Riviere.



## CHAPITRE XLV.

*Des Rivieres de Caqueta, Putumayo, & Agarie, qui viennent du nouveau Royaume de Grenade entrer dans la Riviere des Amazones du côté du Nord.*

LA premiere entrée qui se trouve découverte pour venir tomber dans cette Mer d'eau douce du côté qui regarde le nouveau Royaume de Grenade, eſt par la Province de Micoa dans

ſe Gouvernement de Popayan, en ſuivant le courant de la grande Riviere Caqueta dans laquelle toutes les autres qui deſcendẽt du côté de ſainte Foy, de Bogota, de Jimanas, & du Cagnan, viennent ſe rendre comme pour reconnoiſtre leur Maîtreſſe & leur Dame. Cette riviere eſt fort fameuſe dans le païs pour le grand nombre d'Indiens qui habitent ſur ſes bords: elle a quantité de bras qui s'étendent dans des Provinces les plus éloignées de ce fleuve, & qui revenant ſe joindre au corps d'où ils ſont partis, font une grande multitude d'Iſles qui ſont toutes ha-

bitées d'une infinité de Barbares. Cette riviere prend toûjours ſon cours par le rumb de celle des Amazones, l'accompagnant toûjours quoy que de fort loin, & luy envoyant de diſtances en diſtances des bras d'eau, qui ſont aſſez forts pour être pris chacun pour des rivieres entieres; enfin ſe recueillant tout en ſoy-meſme à la hauteur de quatre degrez, il ſe rend dans noſtre grande Riviere : c'eſt par celuy de ſes bras qui eſt le plus proche de la Province de los Aguas à teſte plate que l'on doit prendre ſa route pour deſcendre dans noſtre grande Riviere, parce qu'il y a des

bras qui tendent plus vers le Nord, & ceux qui ſeront aſſez imprudents pour s'embarquer ſur ces bras-là, tomberont aſſurément dans la fortune qui arriva au Capitaine Fernand Perez de Queſada : Il eſtoit party avec trois cens hommes s'étant embarqué ſur la Caquetta, & s'eſtant laiſſé emporter du côté de ſainte Foy, il arriva dans la Province de Algodonal, d'où il fut forcé de ſe retirer avec bien plus de haſte, que n'avoit eſté celle qui l'avoit emporté en y entrant, quoy qu'il fuſt ſi bien accompagné & ſi fort de gens.

La ſeconde entrée la plus

remarquable que nous pouvons trouver du côté du Nord eſt par la ville de Paſto, qui eſt encore du Gouvernement de Popayan. De cette Ville il faut traverſer les montagnes voiſines, qui ſe nomment les Cordelieres, laquelle traverſe eſt aſſez incommode à faire à cauſe des mauvais & difficiles chemins qu'il y a, dont il en faut faire une partie à pied, & le reſte ſe peut faire à cheval; & on arrive en ſuitte à la riviere Putumayo, ſur laquelle s'embarquant pour venir à val, l'on eſt mené dans la fameuſe Riviere des Amazones à la hauteur de deux degrez &

demy, & à trois cens trente lieuës au deſſous du port de Napa. Ce meſme chemin qui conduit à la riviere Putumayo, conduit pareillement à la riviere Agarie, parce qu'en ſortant des montagnes, il n'y a qu'à tourner du côté de la ville de Succombios, & l'on rencontre prés de cette Ville la riviere d'Agarie, qui eſt nommée autrement la riviere d'or : il n'y a qu'à ſuivre ſes eaux pour entrer dans noſtre Riviere, & l'entrée eſt preſque ſous la ligne au commencement de la Province des Indiens aux longs cheveux, à quatre-vingt dix lieuës au deſſous du port

de Napo, & c'eſt la troiſiéme entrée qui eſt découverte pour venir du côté du Nord dans noſtre Riviere des Amazones.



## CHAPITRE XLVI.

*De la riviere de la Coca, & de celle de Pagamino, qui entrent dans la Riviere des Amazones du côté du Sud.*

DEssous la ligne il y a une autre riviere par laquelle on peut deſcendre dans noſtre grande Riviere des Amazones; elle paſſe au travers de la Province de Los Quixos, & c'eſt la plus proche de la ville de Quito commençant à la ville de les

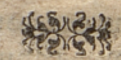
Cofanes, ou elle prend le nom de Coca, & depuis lequel lieu elle ramaſſe tant d'eau qu'on peut dire qu'elle fait le principal canal de celles qui compoſent cette grande Mer d'eau douce. La navigation de cette riviere eſt tres-mauvaiſe & tres-fâcheuſe pour les grands courants d'eau qui regnent tout du long, juſqu'au lieu où elle ſe rencontre avec la riviere de Napo, mais celle cy & les autres qui donnent l'entrée de noſtre grande Riviere de l'autre côté de la ligne tirant au Sud, ſont bien plus aiſées à naviger. La premiere de celles là encore que ce ne ſoit pas la

plus commode, & la plus douce eſt la riviere de Pagamino, qui eſt à trois journées du chemin par terre de la ville d'Avila qui eſt encore du Gouvernement de Los Quixos. Ce fut dans cette riviere où l'armée Portugaiſe entra & prit port dans l'étenduë de la Juſtice de Quito. Cette riviere entre dans noſtre grande Riviere au deſſous de la riviere de Coca & celle de Napo, à l'endroit qui eſt nommé la jonction des rivieres, à vingt-cinq lieuës au deſſous du port de Napo. Nous trouvâmes au retour des Portugais un meilleur chemin pour joindre leur armée, que celuy

qu'ils avoient rencontré en venant en ce païs où ils pafferent, c'eft que nous fûmes de Quito droit à la ville d'Archidoüa qui eft encore du Gouvernement des Quixos & de la Juftice de Quito, d'où en une feule journée de chemin que nous fimes à pied pour eftre dans l'Hyver, c'eft à dire dans le temps des pluyes, & qui fe peut faire à cheval dans toute autre faifon; nous arrivames au port de la riviere de Napo. Cette riviere eft grande & riche, & tous les Habitans des ports voifins du Gouvernement de Quito la tiennent comme la depofitaire de leurs trefors, re-

cueillant toutes les années ſur ces rives tout l'or dont ils ont beſoin pour faire les dépenſes de leurs ménages. Cette riviere eſt abondante encore en poiſſon, & ſes campagnes voiſines ſont couvertes de gibier; le terroir en eſt fort bon & à peu de frais; il rend aux Laboureurs des quantitez prodigieuſes de toutes ſortes de grains: c'eſt le grand & le meilleur chemin qu'il y a à prendre pour venir de la Province de Quito à la Riviere des Amazones; il y a bien plus de commodité & bien moins de peine que par tous les autres chemins, neanmoins j'ay ouy dire par de-là qu'il y a-

voit auprés du bourg d'Ambatte, qui est à dix lieuës de Quito sur le chemin de la riviere Bamba, une autre riviere qui vient se rendre dans la Riviere des Amazones, & qu'il n'y a qu'un saut qui est causé par les courants d'eau qui en rompent la navigation ; cette voye est bien commode pour venir tomber dans nostre grand fleuve à soixante & dix-sept lieuës plus bas que le port de Napo, par le moyen dequoy l'on traverse toute la Province des Quixos.



## CHAPITRE XLVII.

*Des fleuves de Curaray, & de Maragnon.*

LA ſeptiéme voye pour ſe rendre à la Riviere des Amazones ſe prend du côté de la Province des Macas, qui eſt encore du Gouvernement & de la Juſtice de Quito; des montagnes de cette Province on voit deſcendre un grand fleuve appellé Curaray, en ſuivant ſon cours l'on vient tomber dans une grande riviere à la hauteur de deux degrez, & à

cent cinquante lieuës au dessous du port de Napo, toute cette étenduë de païs est bien peuplée de Nations toutes differentes.

La huitiéme & la derniere entrée dans nostre grande Riviere est du côté de saint Jacques, des montagnes dans la Province de los Maguas la plus puissante de toutes celles qui rendent tribut à celle des Amazones, elle arrouse tout ce grand païs si éloigné d'elle sous le nom de Maragnon, mais dans son embouchure & quelques lieuës plus haut elle porte celuy de Jumburagna. Certe riviere entre dans celle des Amazones à quatre de-

grez de hauteur, & à plus de trois cens lieuës au dessus de son embouchure, elle a tant de profondeur & a des courants d'eau si impetueux que la navigation en est fâcheuse & donne de la crainte; mais les connoissances assurées que nous avons du grand nombre d'Indiens idolatres & barbares qui habitent ces grands païs qu'elle arrouse sont des difficultez que surmontent aisément ceux qui sont animez du zele de la gloire de Dieu, & du salut des ames. C'est pour l'essay d'une si haute entreprise qu'au commencement de l'année mil six cens trente-huit, deux de nos Religieux entrerent

par la Province des Maguas en queste de ces grands païs, & j'ay receu d'eux quantité de Lettres dans lesquelles ils ne finissent jamais sur la grandeur de ce fleuve, & sur les innõbrables Provinces dont tous les jours on leur donne des connoissances certaines : Cette riviere de Maragnon se joint avec celle des Amazones, à deux cens trente lieuës au dessous du port de Napo.



## CHAPITRE XLVIII.

### *De la riviere de Napo.*

CETTE riviere de Napo que j'ay tant de fois nommée, prend ſa ſource au pied d'un grand deſert que l'on appelle Autizana, qui eſt à dix huit lieuës de Quito ; & c'eſt une choſe admirable que quoy que ce lieu ſoit ſi prés de la ligne équinoxiale, il eſt neanmoins comme beaucoup d'autres plaines qui ſont ſur ces hautes montagnes Cordelieres toûjours couvert de neige, qui ſervent à temperer l'ex-

ceſſive chaleur qui eſt ſous la Zone Torride, & qui devroit rendre toutes ces terres inhabitables, comme l'a dit ſaint Auguſtin, cependant elles ſont par le moyen de ce rafraichiſſement perpetuel les plus temperées & les plus calmes de tout ce qui a eſté découvert depuis le ſiecle de ce grand Saint. Cette riviere de Napo depuis ſa ſource fait ſon cours entre de grand rochers qui l'empeſchent d'eſtre navigable juſqu'à ce qu'elle aye touché cet endroit qui eſt appellé le port de Napo, où les Vezinos ou habitans d'Archidoüa ont leurs ménageries

& leurs jardins ; il devient là plus doux & moins rapide, & souffre sur ses eaux les petits Canoos des Indiens qui servent à en faire le trafic ; neanmoins elle se sent encore cinq ou six lieuës plus bas que ce port, de la fougueuse impetuosité, mais tout à coup elle devient calme & douce, & demeure telle jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la riviere de la Coca, ce qui fait une distance de plus de vingt-cinq lieuës, durant lesquelles elle a bon fond & grand repos, & offre aux plus grands vaisseaux un passage tres-seur. La jonction qu'elle fait avec la riviere de la Coca

ſe nomme la Jonta de los Rios, la jonction des rivieres; & l'on tient qu'en cet endroit François d'Oreillane eſtant arrivé avec les ſiens, fit faire le Brigantin avec lequel il vogua & reconnut toute la Riviere des Amazones.

## CHAPITRE XLIX.

*Du bourg d'Anose qui est une habitation du Capitaine Iean de Palacios, avec qui estoient les deux Freres-Lais qui descendirent à Para en se sauvant.*

A Quarante - sept lieuës plus bas que la jonction de ces Rivieres, on trouve du côté du Sud le bourg d'Anose, qui est une peuplade ou une habitation qui fut faite par le Capitaine Jean

de Palacios, qui fut ( comme j'ay déja dit ) tué par les Habitans du païs : à dîx-huit lieuës plus bas que le bourg du côté du Nord on rencontre la riviere Agarico qui entre dans l'Amazone ; cette riviere eſt aſſez en reputation non ſeulement pour ſon air qui n'eſt pas ſain, mais encore pour la quantité d'or que l'on tire de ſes ſables, d'où elle a tiré encore le nom du fleuve d'or depuis cent ans : A ſon embouchure d'un côté & d'autre de la Riviere des Amazones, commence la grande Province des Chevelus, qui s'étend du côté du Nord plus de cent quatre-vingts lieuës, & qui re-

çoit toûjours des eaux de la grande Riviere des Amazones, qui leur fait de grands & profonds lacs. Les premieres connoissances que l'on eut de ce païs donnerent d'ardents desirs aux Habitans de Quito d'en faire la conqueste à cause du grand nombre d'Indiens dont cette Province est peuplée ; & de fait on a commencé à diverses fois à faire travailler à cette entreprise, mais toûjours en vain, témoin la derniere qui a si mal reüssi, où le Capitaine Jean de Palacios fut tué, comme nous avons déja dit.

## CHAPITRE L.

*De l'endroit où le General Texeira laissa son armée de Portugais.*

CE fut dans cette Province des Chevelus à l'embouchure de la riviere qui porte leur nom, & qui entre dans l'Amazone vingt lieuës au dessous de la riviere Agarie, que par l'ordre du General Texeira quarante Portugais de son armée avec plus de trois cens Indiens amis de ceux qu'il avoit amenez avec luy, de-

meurerent de pied ferme l'espace de onze mois : Du commencement ils ne trouverent dans les Habitans du païs que toutes sortes de bon accueil, & en payant ils tiroient d'eux toutes les choses qui leur estoient necessaires, mais cela ne dura pas long-temps ; c'estoit avoir trop de confiance pour des hommes qui se sentoient coupables de la mort du Capitaine Espagnol, & comme cela venoit de leur part ils voyoient bien que son sang répandu crioit vengeance contre eux ; c'est pourquoi apprehendãt qu'on ne voulût châtier leur audace à la moindre occasion ils

ſe mutinerent, & aprés avoir tué trois de nos Indiens ils prirent les armes pour deffendre leurs vies & leurs terres. Les Portugais ne s'oublierent pas en cette occaſion, ils coururent à la vengeance, & comme ils ſont d'humeur à ne ſouffrir jamais les injures, ny laiſſer prendre de ſemblables libertez aux Indiens, ils prirent les armes, & avec ce grand courage dont ils ſont renommez, ils furent à leurs ennemis, & les pouſſerent de telle ſorte, que n'ayant perdu que fort peu des leurs ils tuerent pluſieurs Indiens, & en prirent priſonniers plus de ſoixante & dix; les uns

moururent dans leurs priſons les autres s'en ſauverent, de ſorte qu'en fort peu de temps il n'en demeura pas un. Ces Portugais ne trouverent pas leur compte en leur victoire, car ils furent reduits à une telle extremité qu'ils ſe voyoient obligez de perir ou d'aller l'épée à la main arracher des vivres des mains de leurs ennemis. Pour cela ils reſolurent de faire des courſes ſur leurs terres, & de gré ou de force ſe tirer de leur miſere; les uns alloient à la guerre & les autres gardoient le camp: mais les uns comme les autres ne laiſſerent pas avec toute leur bravoure de recevoir de fre-

quentes & fortes insultes de leurs ennemis, qui ne perdoient pas une occasion de leur donner toutes les alarmes, & leur faire tout le mal qu'ils pouvoient principalement sur la riviere où ils surprirent beaucoup de leurs vaisseaux, dont ils pillerent les uns & mirent les autres en pieces; ce ne fut pas neanmoins le plus grand dommage qu'ils firent à nos gens, ils dresserent des embuscades à nos Indiens, & couperent la gorge à tous ceux qui tomberent entre leurs mains; Il est vray que pour un qu'ils tuerent, les Portugais en firent perir plus de six: mais ce châ-

timent n'eſtoit rien à comparaiſon de ceux que les Portugais ont accoûtumé de faire ſouffrir aux Indiens pour de ſemblables revoltes. Ces Peuples ont eſté ainſi nommez Chevelus par les Eſpagnols qui les virent les premiers, parce que par toute cette Province-là les hommes comme les femmes portent les cheveux longs juſqu'aux genoux ; leurs armes ſont des dards, leurs habitations ſont des caſes faites de branches de Palmiers fort proprement & fort curieuſement. Les vivres ſont les meſmes que ceux de tous les autres Indiens de l'Amazone ; ils ont continuelle-

ment la guerre avec leurs voiſins. A la teſte de cette Province des Chevelus du côté du Sud, de l'autre côté de la Riviere des Amazones ils ont pour voiſins les Avixiras, Yuruſnies, Zaparas, & Yquitos qui ſont d'un côté enfermez de la riviere de Curaray, & de l'autre de noſtre grande Riviere, en laquelle l'autre ſe rend à quatre lieuës au deſſous de la Province des Chevelus à deux degrez preſque de hauteur: Quatre vingts lievës au deſſous de Curaray du meſme côté du Sud on voit entrer dans noſtre grande Riviere la fameuſe Rumburagua, que j'ay déja dit

deſcendre de la Province des Maynas ſous le nom de Maragnon ; elle eſt tellement impetueuſe & violente qu'elle ſe conſerve ſes eaux toutes jointes, elle pouſſe ſon cours ordinaire pluſieurs lieuës avant dans la Riviere des Amazones ſans ſe mêler avec elle, ce qui fait qu'elle s'étend plus d'une lieuë de largeur dans ſon embouchure ; & enfin elle reconnoiſt ſa ſuperiorité, & luy payant non ſeulement le tribut ordinaire que les autres luy rendent, mais encore un autre bien plus conſiderable de pluſieurs ſortes de poiſſons, qui ne ſe con-

noiſſent point dans la Riviere des Amazones, que depuis l'embouchure de cette riviere.



## CHAPITRE LI.

### *De la Province de Cosaquas, de leurs mœurs, & de leur coûtume.*

SOIXANTE lieuës au dessous de la riviere de Jumburagua commence la Province de los Aguas, qui est la plus fertile & la plus spacieuse Province de toutes celles que nous reconnûmes le long de cette grande Riviere des Amazones. Les Espagnols l'appellent vulgairement Omaguas par une corruption de son nom



BIBLIOTHÈQUE SAINTE ...

propre, & pour le faire répondre à la ſituation de leurs demeures, parce que ce mot Aguas veut dire en leur langue dehors. Cette Province a plus de deux cent lieuës de long, & eſt ſi peuplée que les villages ſe ſuivent de prés à prés, & à peine eſt-on ſorty d'un qu'on en découvre un autre : La largeur de ce païs eſt apparemment de peu d'étenduë, parce qu'elle n'eſt pas plus grande que celle de noſtre Riviere, & que les habitations de ces Peuples ſont dans toutes les Iſles qui ſont ſur cette longueur, & en tres grand nombre, & parmy leſquelles il y en a de tres ſpacieuſes, & en faiſant

reflexion qu'elles ſont toutes ou peuplées ou cultivées au moins pour la nourriture des Habitans, on pourra juger de la quantité des Indiens qui ſont dans une étenduë de païs de deux cens lieuës de longueur. Cette Nation eſt la plus raiſonnable & la mieux policée de toutes celles qu'il y a en toute la Riviere ; ce bien leur eſt venu de ceux qui ſont deſcendus depuis peu parmy eux du païs des Quixos, où aprés avoir longtemps eü paix avec les Eſpagnols, & enſuite laſſez de ſouffrir les mauvais traittemens qu'ils en recevoient, ils monterent dans leurs Ca-

noos, ſe laiſſerent aller au cours de la Riviere juſqu'à ce qu'ils en rencontrerent d'autres de leur Nation, ſur la force & la puiſſance deſquels s'appuyant ils s'arréterent avec eux. Les derniers venus introduiſirent parmy les autres quelque choſe de ce qu'ils avoient vû pratiquer aux Eſpagnols, & leur apprirent à vivre d'une maniere plus civile & plus policée : Ils eſtoient tous vétus tant les hommes que les femmes dans toute la bienſceance poſſible, leurs habits ſont faits de cotton, dont ils en recueillent une prodigieuſe quantité ; & ils font non ſeulement des étoffes pour

ce qu'il leur en faut, mais encore bien d'autres dont ils trafiquent avec leurs voi-ſins, qui ſont amoureux avec raiſon de la beauté des ou-vrages dont ils enjolivent leurs étoffes ; ils en font des toilles fort claires, qui non ſeulement ſont tiſſuës de fils de differentes couleurs, mais qui demeurent peintes par la tiſſure avec tant d'adreſſe, qu'on ne peut diſtinguer les fils differents les uns des au-tres. Ils ſont ſi ſoûmis & ſi obeïſſants à leurs principaux Caciques, que ces hommes qu'ils regardent comme leurs Princes n'ont beſoin que d'une parole pour faire exe-cuter tout ce qu'ils leur

commandent.

Toute cette Nation eſt depuis ſi long temps accoûtumée à s'applatir la teſte, qu'auſſi toſt que leurs enfans ſont nés ils la leur mettent entre deux preſſes, forçant la nature d'une telle ſorte avec une petite planche qui leur tient ſur le front, & une autre beaucoup plus grande qu'ils mettent derriere la teſte, & qui leur ſert comme de berceau, & tout le reſte du corps de l'enfant nouveau né eſt comme enfermé dans ce bois; ils le couchent ſur le dos, & cette planche eſtant bien attachée à celle qui eſt ſur le front, ils rendent la teſte

auſſi platte que la main ; de ſorte que la teſte ne ſe pouvãt étendre que d'une oreille à l'autre ſe défigure extrémement par ce violent artifice.

Les Aguas ont perpetuellement la guerre avec les Nations étrangeres de l'un & de l'autre bord de noſtre Riviere : Du côté du Sud ils ont entre autres ennemis les Curinas qui ſont en ſi grand nombre, que non ſeulement du côté de la Riviere ils ſe deffendent fort bien de la multitude innombrable des Aguas, mais encore de meſme temps ils ſoûtiennent la guerre & les efforts des autres Nations qui viennent de bien avant dans la

terre leur faire une guerre mortelle ; du côté du Nord les Aguas ont pour ennemis les Zœunas, qui ſelon les rapports que j'en ay ne ſont pas moindres en nombre, ny moins fiers que les Cunnas, & la preuve eſt qu'ils ſoûtiennent la guerre contre un grand nombre d'ennemis qui leur viennent bien avant dedans les terres.



## CHAPITRE LII.

*De l'amour que ces Peuples ont pour les eſclaves qu'ils font en guerre; & de la calomnie qu'on leur a fait de dire qu'ils les mangeoient.*

CEs Aguas font eſclaves tous les priſonniers qu'ils font en guerre, & s'en ſervent à tout ; neanmoins ils les traittent avec tant d'amour & d'amitié, qu'ils les font manger avec eux, & c'eſt la choſe du

monde qui les fâche davantage que de leur proposer d'en vendre, comme nous en eûmes l'experience en plusieurs rencontres : Nous arrivâmes à un bourg de ces Indiens, ils nous receurent non seulement avec toutes les marques de paix & d'amitié, mais encore avec toutes celles par lesquelles on peut témoigner une grande feste & une grande réjoüissance, ils nous offrirent tout ce qu'ils avoient en leur puissance pour nostre nourriture, sans nous en demander aucun payement ; nous en usâmes ainsi de nostre part comme nous devions, nous achetâmes de leurs toi;

les de cotton peintes, & ils nous les donnerent de bonne volonté, on leur demanda des Canoos à vendre, & on peut dire que ce ſont leurs chevaux les plus viſtes pour aller, & à l'inſtant ils en eſtoient tous d'accord; mais quand on leur parla d'eſclaves, & qu'on les preſſa de nous en vendre, ce fut pour eux un diſcours d'incivilité & d'inhumanité; l'un nous faiſoit entendre qu'il ne vouloit plus eſtre noſtre confrere, l'autre en témoigna de l'affliction; d'un côté on ſe mit en devoir de nous les cacher, de l'autre de les ſauver de nos mains; enfin ils

nous donnerent toutes les marques qu'ils eſtimoient mieux leurs ſeuls eſclaves que tout le reſte de leur bien, & qu'ils ne feroient pas tant de cas de ſe deffaire de tout ce qu'ils poſſedoient, comme ils en feroient de ſe deffaire de leurs eſclaves : Cela eſtant c'eſt une malice des Portugais d'avoir publié que la raiſon pour laquelle les Aguas ne veulent pas vendre leurs eſclaves, & qu'ils les engraiſſent & les conſervent pour les manger dans leurs feſtins, mais ils ont inventé cette calomnie pour colorer les cruautez qu'ils exercent ſur ces pauvres innocens : Je

diray qu'au moins pour le regard de la Nation des Aguas, j'ay verifié le contraire par le témoignage de deux Indiens natifs de Para, qui estant montez avec les Portugais jusqu'à Quito, s'enfuïrent dés qu'ils y furent arrivez, & qui étant tombez entre les mains de ces Peuples, furent faits esclaves & demeurerent huit mois avec eux; ils m'assurerent qu'ils avoient esté à la guerre avec eux, & qu'en tout ce temps ils ne leur avoient point vû manger les ennemis qu'ils avoient pris & fait esclaves; qu'il estoit bien vray que quand ils avoient pris quelques-uns de

leurs ennemis qui eussent la reputation d'estre vaillans & considerables, ils les tuoient en leurs Festes & en leurs Assemblées, par la seule crainte qu'ils avoient que s'ils les laissoient vivre ils leur pourroient porter de grands dommages, qu'ils ne les mangeoient pas aussi aprés les avoir tuez, mais qu'aprés leur avoir coupé la teste qu'ils pendoient en leurs cases comme en trophée, ils rouloient le corps dans la riviere.

Je ne desavouë pas qu'il n'y aye quelques Caribes en ces quartiers-là qui n'ont point d'horreur de manger leurs ennemis, mais cela leur

eſt tout particulier, & ne ſe pratique point parmy les autres Indiens: Ce que je ſouhaite fort de bien perſuader, c'eſt que jamais dans toutes les boucheries publiques de cette Nation on n'a vendu de chair humaine, comme le publient les Portugais, qui ſous le pretexte de vanger de telles cruautez en commettent de plus grandes ſans comparaiſon, puiſque par leurs inhumanitez brutalles ils oſent faire eſclaves ceux qui ſont nés libres & independents.



## CHAPITRE LIII.

*Du grand froid qui se fait en Iuin, Iuillet, & en Aoust en ces quartiers qui sont sous la ligne, & la raison.*

APRES avoir descendu environ cent lieuës, plus ou moins dans le païs des Aguas, & estre arrivez bien à la moitié de cette grande & vaste Province, nous abordâmes à un bourg de cette Nation, où nous fûmes obligez de séjourner trois jours ; nous y souffrî-

mes un ſi grand froid que nous qui eſtions nés & nourris dans la plus froide Province d'Eſpagne, fûmes contraints de nous vétir davantage. Ce changement ſi prompt de temperature me ſurprit, & me donna la curioſité d'en ſçavoir la cauſe des gens du païs, ils me dirent que ce n'eſtoit point une choſe extraordinaire dans leurs quartiers, que toutes les années durant trois lunes, c'eſt ainſi qu'ils content, & vouloient dire trois mois, ils ſentoient ce meſme froid; ces trois mois ſont ceux de Juin, Juillet & Aouſt: mais je ne demeuray pas ſatisfait de leur réponſe,

& voulus avoir une parfaite connoiſſance & plus ſolide de la cauſe d'un froid ſi penetrant, je trouvay que c'étoit un grand deſert de montagnes qui eſtoit ſitué bien avant dans les terres du côté du Sud, par lequel paſſent durant tous ces trois mois les vents qui ſoufflent; de ſorte que portant avec eux la froideur de l'air que la neige cauſe dans ces grands deſerts de montagnes qui en ſont couverts, ils cauſent dans les terres voiſines des effets ſi ſurprenants ſous la Zone Torride: Cela eſtant je ne doute point que cette ſituation ne ſoit capable de faire rapporter à la terre du bon

froment, & de tous les autres grains & fruits que nous avons vû venir dans le terroir de Quito, qui eſt tout de meſme ſitué ſous la ligne ou à peu prés, & qui eſt rendu tres propre & tres-fertil pour toute ſorte de grains & de fruits; par cela ſeulement l'on y reſpire un air rafraîchy par les vents qui paſſent ſur les montagnes couvertes de neiges.



## CHAPITRE LIV.

*De la riviere de Putumayo qui vient du nouveau Royaume de Grenade; & de la riviere d'Yotau qui vient des environs de la ville de Cusco.*

SEIZE lieuës plus bas que ces habitations où nous souffrîmes tant de froid, nous rencontrâmes du côté du Nord la grande riviere de Putumayo, qui est si fameuse dans le Gouvernement de Popayan du nouveau Royaume de Grenade.

Cette riviere eſt extremement grande & large, parce qu'avant que d'entrer dans la Riviere des Amazones elle en reçoit trente autres fort conſiderables ; les Habitans des quartiers de ſon embouchure l'appellent Iza, elle deſcend des montagnes de Paſto dans le Royaume de Grenade ; l'on trouve force or dans ſon ſable & gravier, & il nous fut aſſuré que ſes bords ſont extremement peuplez ; de ſorte qu'une trouppe de Soldats Eſpagnols eſtant deſcendus ſur cette riviere trouverent tant d'ennemis qu'ils furent contraints de ſe retirer avec perte.

Les noms de ceux qui habitent ſur ſes bords ſont les Yurimas, Guaraicas, Parianas Zyas, Ahyves, Cuvos, & les plus proches de la ſource habitent l'un & l'autre bord de la riviere, comme ceux qui en ſont les Seigneurs & les Maiſtres, & ſont appellez Omaguas, que les Aguas des Iſles appellent les vrays Omaguas.

Cinquante lieuës au deſſous de cette embouchure de Putumayo, nous reconnûmes à l'autre bord celle d'une autre grande & belle riviere qui tire ſon origine des environs de Cuſco, & vient entrer dans celle des Amazones à trois degrez & de-

my de hauteur ; les gens du païs l'appellent Yoſau, & eſt eſtimée par deſſus toutes les autres à cauſe de ſes richeſſes, & à cauſe du grand nombre de Peuples qu'elle nourrit : En voicy les noms, les Tepanas, Gavains, Ozuanas, Morvas, Naunas, Conomamas, Mariavas, & les Omaguas, qui ſont les derniers Peuples qui habitent cette riviere en venant au Perou, & qui par conſequent ſont les plus proches voiſins des Eſpagnols de ce côté-là. L'on tient que cette Nation eſt tres-riche en or, parce qu'ils portent de grandes plaques d'or penduës à leurs oreilles & à leurs

narines, & si je ne me trom-
pe, je croy que ces Indiens
sont ceux que j'ay lû dans
l'Histoire du Tiran Lopez
d'Aguirre, où fut envoyé
Pedro Dorsua par le Vice-
Roy du Perou pour décou-
vrir le païs à cause de la
grande reputation qu'ils a-
voient d'estre les plus opu-
lents Peuples de l'Amerique;
mais Pedro d'Orsua manqua
sa route, & au lieu de pren-
dre la riviere d'Yatau il se
mit sur un bras d'une autre
riviere qui entre dans l'Ama-
zone quelques lieuës plus
bas que l'autre; de sorte qu'é-
tant descẽdu jusqu'à la Rivie-
re des Amazones, il se trou-
va si au dessous de ces Peu-
ples

ples qu'il alloit découvrir, qu'il trouva de l'impoſſibilité à remonter juſqu'à eux, non ſeulement à cauſe de l'impetuoſité des courants où il apprehendoit de ſe hazarder, mais encore à cauſe du mécontẽtement que tous ſes Soldats témoignoient pour une entrepriſe ſi penible. Cette riviere d'Yotau eſt abondante en poiſſon, & ſes rivages en toutes ſortes de gibier & d'oyſeaux de chaſſe; & d'ailleurs elle eſt fort aiſée à naviger pour avoir bon fonds & un courant fort doux, à ce que j'en ay pû apprendre par ceux qui habitent ſur ſes bords.

## CHAPITRE LV.

*De la derniere habitation des Peuples nommez les Aguas, qui occupent cinquante quatre lieuës de long de cette riviere; & de la riviere d'Yurva qui vient du côté de Cusco.*

SUIVANT le cours de nostre Riviere nous descendîmes quelques quatorze lieuës, & nous arrivâmes à la derniere habitation de la longue Province des Aguas,

qui eſt un bourg tres peuplé, & où ils tiennent une forte garniſon, comme eſtant la principale forteresſe qu'ils ayent de ce côté-là pour reſiſter aux irruptions de leurs ennemis, en l'eſpace de plus de cinquante-quatre lieuës le long de cette riviere. Ils ſont tous ſeuls les Maiſtres de ſes rivages, & ainſi leurs ennemis n'y poſſedent pas un pouce de terre; mais auſſi ils ſont ſi peu étendus ſur la largeur, que des bords de la riviere on voit leurs hameaux les plus avancez en terre ferme. Ils ont mil petites rivieres qui entrent dans l'Amazone, & qui leur ſervent à aller chercher dans

le païs ce dont ils ont be-
ſoin ; du côté du Nord ils
ont pour ennemis les Curis
& les Quirabas, du côté du
Sud ils ont les Cachiguaras
& les Jucuris. Nous ne pû-
mes pas voir ces Nations
parce que nos ordres ne nous
permettoient pas d'entrer ſi
avant dans le païs, mais nous
découvrîmes l'embouchure
d'une riviere que nous pou-
vons appeller avec raiſon la
riviere de Cuſco, parce que
ſelon une relation que j'ay
vûë du voyage de François
Oreillane, cette riviere eſt
Nord & Sud de la ville de
Cuſco ; elle entre dans nô-
tre Riviere des Amazones à
cinq degrez de hauteur Me-

ridionnalle, & à vingt-quatre lieuës de ce dernier grand village des Aguas. Les gens du païs l'appellent Yurna; le païs est fort peuplé, & du côté de main droite en entrant dans cette riviere contre le cours de l'eau, sont les mesmes Peuples que j'ay déja dit qui habitoient les rives du fleuve Yotau, lesquels s'étendant des rives de l'un à celle de l'autre, demeurent entre ces deux rivieres comme dans une Isle; & si je ne me trompe, ce fut par cette derniere riviere que Pedro d'Orsua descendit du Perou dans la Riviere des Amazones.

## CHAPITRE LVI.

*De la Nation des Curu-Zicaris qui tient quatre-vingt lieuës de long de cette riviere; de leur propreté dans leur ménage, & de leur habileté à faire toutes ſortes d'uſtanciles & potterie de terre.*

VINGT huit lieuës plus bas que la riviere Yvona du meſme côté du Sud, commance la grande & puiſſante Nation des Curazicaris dans un païs tout couvert

de montagnes & de precipices. Cette Nation habite la ſeule rive de noſtre grande Amazone du côté du Sud, & en occupe plus de quatre vingt lieuës de long : c'eſt un ſi grand Peuple que leurs habitations ſont faites prés les unes des autres, & à peine pouvions nous faire quatre heures de chemin que nous n'en rencontraſſions de nouvelles, & par fois nous avons trouvé tels hameaux que nous ne pouvions pas paſſer en une demy journée ; nous trouvâmes quantité de ces villages ſans y voir une ſeule ame, tout le monde s'en eſtoit fuy ſous les fauſſes nouvel-

les qui leur furent données que nous mettions tout à feu & ſang, & que le moindre mal pour eux eſtoit d'eſtre tous faits eſclaves, la plûpart s'eſtoient retirez dans les montagnes; mais en verité encore que ces Peuples ſoient les plus timides de tous ceux de noſtre Riviere, & les plus grands fuyards, neanmoins nous vîmes dans toutes leurs maiſons des marques d'un grand ménage & d'une extreme propreté, parce que nous trouvâmes quantité de vivres dont ils avoient leurs proviſions faites, mais encore plus une quantité de meubles, deſquels ceux qui eſtoient

estoient pour servir au boire & au manger, estoient les plus propres & les mieux faits de tous ceux que nous eussions encore vû dans tout le cours de la Riviere des Amazones. Ils ont dans les fondrieres où ils habitent une terre fort bonne à faire toute sorte de vaisseaux, dont ils sçavent faire de grandes cuvettes ou jarres, pour y faire leurs breuvages & y pêtrir leur pain, des tinettes, des marmittes, des fours pour y cuire le pain qu'ils font de leurs farines : Ils en font encore des pots à boire, des terrines, & jusques à des poisles fort bien faites. Ils

font de grands amas de tous ces uſtancilles pour le trafic qu'ils en font avec toutes les Nations voiſines, qui ayant beſoin de toutes ces ſortes de pieces de ménages viennent de tous côtez les chercher dans le païs, & en emmenent de grandes charges, apportant en échange à ces Peuples toutes les choſes qui ne ſont point dans leur païs. La premiere habitation de ces Peuples que les Portugais de noſtre embarquement rencontrerent en montant la Riviere des Amazones, fut appellée d'eux le village d'or, parce qu'ils y en trouverent quelques

pieces qu'ils eurent par échange des Indiens qui les portoient penduës à leurs oreilles & à leurs narines. Cet or fut porté à Quito, & à l'épreuve il fut trouvé la plûpart de vingt-trois carrats ; mais deux du païs voyants cette cupidité des nostres, qui se donnoient tant d'empressement pour ramasser davantage de ces petites tables d'or, s'aviserent de les cacher toutes, de sorte que l'on n'en vist plus pas une, & ils y prirent encore si bien garde au retour, que bien que nous trouvassions beaucoup de ces Indiens, nous n'en vîmes

qu'un ſeul qui en avoit deux pendants d'oreilles encore bien petits, & que j'acheṭay de luy.



## CHAPITRE LVII.

*De la minc d'or, & du fleuve Yquyari qui en sort, & qui donne toutes ces lames d'or dont ces Peuples se font des pendants d'oreille.*

L'Armée Portugaise en venant de Para pour reconnoistre nostre grande Riviere des Amazones, ne put pas tirer aucune connoissance certaine de tant de choses qui s'y rencontrent, parce qu'estant par-

tis ſans truchemens, ils n'en purent recouvrer aucuns qui puſſent s'informer des choſes, & en faire le rapport fidele; & ſi les Portugais ſe perſuadent de pouvoir diſcourir ſçavamment de quelque choſe, c'eſt ſeulement de ce qu'ils ont pû apprendre par ſignes, leſquels d'ordinaire ſont tres-peu certains & peu fideles, parce que chacun les applique à ce qu'il a dans la penſée; mais ces difficultez ceſſerent au retour, & Dieu voulut nous favoriſer de ſi bons truchemens, que tout ce qui eſt contenu en cette relation n'a eſté écrit qu'aprés une entiere connoiſſance & une

ample découverte de toutes choſes par le moyen de nos Interpretes. Je ſçay d'eux ce que je vais vous rapporter de la mine d'où ſe tiroit cet or dont nous leur voyons des pendants d'oreilles & de narines. vis à vis de ce grand village un peu au deſſus du côté du Nord, entre dans l'Amazone une riviere appellée Yurupaci, en montant cette riviere on arrive à un endroit où l'on met pied à terre pour faire une traverſe de trois journées de marche, au bout duquel chemin on rencontre une autre riviere qui s'appelle Yupara, par laquelle en navigeant on vient à rencontrer le fleuve

Yquiari, qui eſt celuy que les Portugais ont nommé la riviere d'or; elle ſort du pied d'une montagne qui eſt toute proche, & les Habitans y ramaſſent l'or en prodigieuſe quantité; il ſe trouve tout en paillotes ou en grains de bon aloy; à force de battre ces petits grains d'or ils en font les petites tablettes qu'ils pendent à leurs oreilles & à leurs narines, comme nous avons déja dit. Ceux du païs qui tirent cet or en font trafic avec de leurs voiſins qui ſont appellez Mavagus: pour eux ils s'appellent Yuma Guaris, ce qui ne veut dire autre choſe que tireurs de

métal, parce que Yuma veut dire métal, & Guaris ceux qui le tirent, & sous ce nom general de Yuma ils entendent toutes sortes de métaux; c'est pourquoy tous les outils de fer que nous avions, comme haches, coignées, serpes & coûteaux, estoient tous nommez par eux de ce mot Yuma. Ce chemin qu'il faut faire pour arriver me paroist mal-aisé pour les difficultez qui s'y trouvent à changer tant de fois de rivieres, & à se faire un chemin au travers du païs; je n'en demeuray pas satisfait, c'est pourquoy je n'eus point de repos que je n'en

eusse découvert un autre bien plus facile, dont je vous entretiendray cy-aprés.



## CHAPITRE LVIII.

*De la galanterie que ces Peuples ont d'avoir de grands trous aux oreilles & aux narines pour y pendre des lames d'or.*

CES Barbares vont tous nuds tant hommes que femmes, & leurs richesses ne leur servent que d'un petit ornement dont ils parent leurs oreilles & leurs narines, & ne donnent à tout l'or qu'ils tirent des mines aucun autre usage que celuy de les

parer, le mettant aux oreilles qu'ils ont percées presque tous, & ils affectent tellement d'avoir de grands trous aux oreilles, qu'il y en a beaucoup à qui l'on peut mettre le poing tout entier dans le trou qu'ils ont au bout de l'oreille, qui est l'endroit où ils pendent leurs bijoux, & d'ordinaire ils y portent une poignée de feüilles appropriées ensemble pour conserver l'oreille en cet estat, ce qui passe entre eux pour la derniere galanterie. De l'autre côté de la Riviere des Amazones, vis à vis de ce païs élevé qui est occupée par les Curazicaris, l'on voit une terre fort

plate qui eſt toute entrecoupée de rivieres ( & particulierement de quelques bras de la riviere Caqueta ) qui courent au long d'elle ; de ſorte que ce païs eſt tout d'Iſles enfermées de grands lacs, qui s'étendent pluſieurs lieuës de long, juſqu'à ce que toutes ces eaux ſe ramaſſant, & viennent ſe jetter dans le Rionegro pour ſe rendre aprés dans noſtre grande Riviere. Toutes ces Iſles ſont peuplées de pluſieurs Nations differentes ; mais celle qui occupe davantage de païs eſt celle des Zuavas.

## CHAPITRE LIX.

*De la Riviere Iupara, & du court chemin qu'elle donne pour aller à la montagne d'or.*

A Quatorze lieuës au dessous de ce village appellé d'Or par les Portugais du côté du Nord, nous vîmes l'embouchure de la riviere Yupara, qui est celle par laquelle on peut entrer dans la riviere d'Or, & c'est là le chemin le plus droit, le plus seur & le plus court pour arriver à la veuë de cette

montagne qui enferme tant de richeſſes. Cette embouchure eſt à deux degrez & demy de hauteur, comme eſt pareillement la hauteur d'une habitation qui eſt ſituée quatre lieuës plus bas du côté du Sud ſur le bord d'un grand precipice, au pied duquel eſt l'embouchure d'une autre grande & belle riviere que ceux du païs appellent Tapi ; ſes rivages ſont habitez d'une grande multitude d'Indiens qui ſe nomment Paguavos. J'ay déja dit que la Nation des Curazirairs occupoit plus de quatre vingt lieuës de longueur de païs, & j'ajoûte que toutes leurs terres ſont fort élevées, où

il y a de belles campagnes & de beaux herbages pour les troupeaux : l'on y voit auſſi des plants d'arbres qui ſont fort étendus, & pluſieurs lacs fort abondants en poiſſon , & qui donneront de grandes commoditez à ceux qui voudront peupler en ce quartier-là.



CHAP.

## CHAPITRE LX.

*De plusieurs autres Peuples & Rivieres qui descendent dans la Riviere des Amazones, & du lac d'Or qui est en reputation dans le Perou.*

VINGT-SIX lieuës plus bas que le Tapi, tombe dans la Riviere des Amazones celle de Catua, qui forme à son embouchure un grand lac d'eau qui paroist verte ; elle à sa source bien avant dans les terres du côté du Sud, & ses bords sont peu-

plez d'Indiens comme tous les autres ; neanmoins l'on tient qu'une autre riviere qui vient du côté du Nord, entre six lieuës plus bas que le Tapi dans nostre grande Riviere sous le nom de Aga-ranatuba, a bien de l'avantage sur toutes les autres rivieres pour la multitude des Nations differentes qui habitent sur ses bords. L'on peut encore avoir communication avec le fleuve Yupara dont nous avons parlé cy-dessus par la voye de cette riviere. Les noms des Peuples qu'elle nourrit sont Yacarets, &c. Ces Nations parlent toutes deux langues differentes, & c'est

en leur païs ( s'il eſt vray ce que l'on en dît dans le nouveau Royaume de Grenade ) qu'eſt ce tant deſiré lac * d'or, & qui depuis ſi long-temps fait la principale inquietude de tous ceux qui ſont au Perou. Je n'aſſure pas cela comme certain, mais peut eſtre qu'un jour Dieu permettra que nous ſortions de ce doute. Il y a un autre riviere qui entre dans l'Amazone ſeize lieuës plus bas que l'Araganatuba, & porte le meſme nom; mais l'on doit ſçavoir que toutes deux ſont la meſme riviere qui ſe diviſe en deux bras differents, & portent le meſme nom juſques dans noſtre grande Ri-

* Il veut dire le lac de Parima, où Parime que les Geographes ſcituēt tous ſous la ligne Equinoxiale dans la Guiane, & ſur le bord duquel eſt cette pretenduë ville de Manoa del Dorado où ſe refugierent, & que bâtirent les Peruviēs, qui voulurent ſe ſouſtraire

viere où ils se dégorgent. A vingt-deux lieuës au dessous de ce dernier bras de Caraganatuba finit cette grande & riche Nation des Curaziranis, qui habitent un des meilleurs cantons de terre que nous ayons rencontré en toute la longueur de cette grande riviere.

de la cruauté & de la domination des Espagnols, selon l'opinion de quantité de leurs Auteurs. Ce qui a souvent engagé cette Nation à des entreprises, de grande dépense pour trouver ce riche païs dont tous les succez ont esté disgraciez. Celle que fit le Chevalier VValter Raleg pour la mesme découverte, dont il s'estoit entesté, ne fut pas plus heureuse, car elle luy coûta la vie de son fils, qui fut tué par les Espagnols en cette expedition, & à luy-mesme la teste que le Roy Jacques luy fit couper à Londres peu aprés son retour de l'Amerique en Anglererre; & l'on peut dire que cette Manoa del Dorado est la pierre Philosophale, ou plûtost la chimere des Espagnols, à la recherche de laquelle ils ont employé en divers temps & sous divers Chefs des sommes immenses inutilement, & fait perir un tres grand nombre d'hommes, en plus de soixante expeditions ou tentatives differentes.

## CHAPITRE LXI.

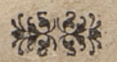
### *Des Yorimaus Peuples belliqueux.*

DEux lieuës au dessous commence la plus renommée & la plus belliqueuse Nation de toutes celles qui sont le long de la Riviere des Amazones, & qui fit trembler toute l'armée Portugaise, lors qu'en venant de Para elle vint à donner sur les terres de ces Peuples: on l'appelle les Yorimaus, ils sont au Sud de la riviere, & non seulement occupent

toute la terre ferme qui eſt le long de ſes bords plus de ſoixante lieuës de ſuite, mais encore la plus grande partie de toutes les Iſles que noſtre Riviere fait dans cet eſpace de longueur : quoy que l'étenduë des terres qu'occupe ce Peuple ſoit reſſerrée en ſa longueur dans l'eſpace de quelque peu plus de ſoixante lieues, neanmoins occupant toutes les Iſles qui ſont dans cette étenduë, & toute la terre ferme bien avant dans le païs, il eſt en ſi grand nombre que nous n'en avons point vû davantage en quelque lieu que nous ayons mis pied à terre le long de la riviere. La plus grande part des

Yorimaus ſont mieux faits, & de plus belle taille que le reſte des Indiens ; ils vont nuds comme les autres, mais l'on reconnoiſt bien à leur mine qu'ils ont bien une autre confiãce en leur courage qu'eux ; ils venoient parmy nous & s'en retournoient avec la plus grande fermeté du monde, & il n'y avoit point de jour qu'il ne vint à bord de nôtre Amiral plus de deux cens Canoos pleins de femmes & d'enfans qui nous apportoient toutes ſortes de fruits, de poiſſons, de farines & d'autres choſes, que nous achettions d'eux en échange contre des boutons de verre, des aiguilles, & des coûteaux.

C'estoit la premiere habitation des Yorimaus qui est bâtie à l'embouchure d'une belle riviere qui nous parut estre fort impetueuse par la violence dont nous vîmes qu'elle repoussoit les eaux de nostre grande Riviere. Je ne doute point qu'il ne soit peuplé sur ses rivages, comme le sont tous les autres d'un nombre infiny de Peuples, mais nous n'en pûmes apprendre les noms parce que nostre flotte ne fit que passer par son embouchure.



CHAP.

## CHAPITRE LXII.

*De la longueur du païs qu'ils occupent, & des grandes Isles qu'ils habitent dans la Riviere des Amazones.*

VINGT-DEUX lieuës au dessous de cette premiere habitation des Yorimaus, nous rencontrâmes le plus grand village que nous eussions encore vû le long de nostre Riviere; les maisons se tenoient les unes aux autres, & continuoient ainsi plus d'une lieuë de long;

& dans ces maiſons il ne demeure pas pour une ſeule famille, comme il ſe pratique dans la plûpart de toutes nos villes de l'Europe, mais il y avoit bien dans la moins occupée quatre & cinq ménages, & dans la plûpart bien davãtage. L'on peut conjecturer de cela l'effroyable multitude de Peuple qui vit dans ce bourg ſeul. Nous arrivâmes chez eux, & y trouvâmes tout fort en paix ; ils nous attendoient ſans allarme aucune, & nous fournirent tous les vivres dont nous avions beſoin, & dont nôtre armée commençoit déja à manquer : nous demeurâmes cinq jours en ce lieu, &

y fiſmes proviſion de plus de cinq cens meſures de * farine de Magnioc, dont nous eûmes aſſez abondãment pour achever noſtre voyage ; nous le continuâmes de là remontant toûjours fort prés à prés des habitations de cette même Nation : enfin nous arrivâmes en un endroit qui eſt à trente lieuës au deſſous de ce grand bourg, & qui eſt apparemment toute la force de cette Nation ; c'eſt une grande Iſle que fait un bras de nôtre grande Riviere, pour en aller joindre une autre qui vient ſe rendre à elle, & toutes deux enſemble coulent ſur les rivages de cette nouvelle riviere, où il y a un ſi grand

nombre de Peuples, que ce n'eſt pas ſans raiſon s'ils ſont craints & reſpectez de tous leurs voiſins par la conſideration ſeule de leur multitude.

* Cette farine de Magnioc dont l'Autheur parle, eſt cuitte & ſe mange en cet eſtat au lieu de pain ou de Caſſave, tant au païs dont il parle que preſque en toute la coſte du Brezil, où les Capitaines de navires au deffaut de biſcuit en font leurs proviſions. Cette eſpece de farine ſe conſerve ſouvent non ſeulement juſques en Portugal, mais elle reſſert encore en d'autres voyages lors qu'ils en ont de reſte au retour. Elle a encore cette proprieté qu'elle eſt plus propre aux voyages de long cours, que la Caſſave pour eſtre plus de garde: A la verité elle devient fort inſipide à la fin, mais il n'en arriveroit pas moins au pain de Goneſſe s'il eſtoit gardé auſſi long-temps. Il eſt encore à remarquer que cette farine ainſi cuitte ne ſe peut plus reduire en pain, & que les Indiens la font cuire d'abord dans de grandes baſſines de terre ſur le feu, à la maniere preſque dont les Confituriers font les dragées, en ſuitte de quoy ils la font encore ſecher au Soleil quand elle eſt deſtinée aux voyages de long cours. Paſſé la Riviere des Amazones les Indiens de deçà la ligne n'en connoiſſent ny l'uſage ny la fabrique, & ne font que de la Caſſave, qui eſt le pain fait de cette meſme farine de Magnioc; avant qu'elle ſoit cuitte elle a auſſi ſon appreſt particulier pour la rendre de garde, & propre aux voyages de long cours, mais non pas au poinct de la farine ainſi cuitte.

## CHAPITRE LXIII.

*Iusqu'où s'étend la Province des Yorimaus, & de la riviere de Cuchiguara, & de certains Peuples si adroits qu'ils travaillent en bois aussi artistement que les meilleurs Maistres d'Europe.*

DIx lieuës plus bas que cette Isle, finit la Province des Yorimaus, & deux lieuës plus avant nous trouvâmes du côté du Sud l'embouchure d'une fameuse ri-

viere que les Indiens nomment Cuchiguara ; elle eſt navigable quoy qu'il s'y trouve des rochers en quelques endroits, & eſt fort poiſſonneuſe ; il s'y trouve grande quantité de tortuës, ſes rivages ſont chargez de Mays & de Magnioc, en un mot elle a tout ce qui eſt neceſſaire pour en faire trouver la navigation facile & agreable. Tous les bords de cette riviere ſont peuplez de diverſes Nations que je vous nommeray ſucceſſivement l'une aprés l'autre, en commençant par les premieres qui habitent ſon embouchure, & continuant par celles qui ſont en montant la riviere, leſquels

ſont les Cuchiguaras qui portent le meſme nom de la riviere Cumayaris, &c. & enfin tous les derniers ſont les Curiguires, qui ſelon le rapport de perſonnes que j'ay vûës y avoir eſté, & qui nous offrirent de nous y conduire, ſont des Geants de ſeize palmes de haut & fort vaillants; ils vont tous nuds cõme les autres, & portẽt aux oreilles & aux narines de grãdes plaques d'or : nous trouvions qu'il nous falloit deux mois de chemin pour arriver en la Province de ces Geants depuis l'embouchure de la riviere : aprés avoir paſſé au de-là nous trouvâmes du côté du Sud des Peuples ap-

pellez les Caupunas & Zurinas, qui ſont les hommes les plus adroits & les plus curieux que nous ayons vû en tout ce païs pour les ouvrages de la main, ſans avoir d'autres outils que ceux dont j'ay parlé cy-deſſus; ils font des ſieges faits en forme d'animaux avec tant de delicateſſe, & ſi commodes pour tenir le corps en repos, que l'invention humaine n'en ſçauroit trouver de meilleurs; ils font des Eſtolicats qui ſont leurs armes ordinaires d'un bâton fort délié, avec tant d'adreſſe que c'eſt avec beaucoup de raiſon que les autres Nations du païs ont

passion d'en avoir ; & ce qui est admirable d'un morceau de bois le plus grossier ils en tirent une figure de relief si au naturel & avec tant de perfection, que beaucoup de nos Sculpteurs pourroient bien apprendre d'eux. Ce n'est pas seulement pour la satisfaction de leur esprit & pour leur propre commodité qu'ils travaillent ces ouvrages, c'est encore pour le profit qu'ils en retirent, car ils en font commerce avec de leurs voisins, & en tirent par ce moyen toutes les choses dont ils ont besoin en échange.

## CHAPITRE LXIV.

*Du fleuve Basurara, & des grandes Isles qu'il fait dans les terres; des Peuples qui habitent en ces lieux; de leurs armes, & du commerce qu'ils ont avec les Hollandois qui habitoient la Cayenne.*

TRENTE-deux lieuës au dessous de l'embouchure de Cuchiguara, nous rencontrâmes du côté du

Nord celle d'une autre riviere, qui eſt nommée par ceux du païs Baturam ; ce fleuve ſe répand bien avant dans les terres, & fait pluſieurs grands lacs ; de ſorte que la terre eſt ainſi partagée en pluſieurs grandes Iſles qui ſont toutes peuplées d'un nombre infiny de monde. Ces terres ſont fort élevées, & ne ſont jamais inondées des eaux quelques grandes qu'elles ſoient : Le païs eſt fort abondant en toutes ſortes de vivres, comme Mays, Magnioc, toutes ſortes de fruits, de gibier, & de poiſſons dans la riviere,

donnant aux Habitans dé quoy ſe nourrir abondamment; ce qui rend ce païs autant fertile en hommes qu'en toutes choſes. Tous les Peuples qui vivent dans cette grande étenduë de païs ſont appellez d'un nom general Carabuyavas, & en particulier ſont diviſez en Provinces qui ſe nomment ainſi, Ceraguanas, &c. Tous ces Indiens ſe ſervent d'arcs & de fleches, & parmy quelques-uns d'eux je vis des armes de fer, comme haches, halebardes, ſerpes & coûteaux; je leur fis demander par les Truchemens d'où leur venoient ces in-

ſtrumens de fer, ils répondirent qu'ils les achetoient des gens de leur païs qui ſont les plus proches de la Mer de ce côté-là, & qui les avoient en échange de leurs danrées, de certains hommes blancs comme nous, & qui ſe ſervoient de nos mêmes armes, comme épées & arquebuſes, & qui avoient des habitations ſur la coſte de la Mer; que la ſeule difference qu'il y avoit entre eux & nous, eſtoit qu'ils avoient tous les cheveux blonds: ces marques étoient ſuffiſantes pour nous faire entendre avec certitude que c'eſtoient des Hol-

landois qui s'eſtoient mis en poſſeſſion de l'embouchure de la Riviere douce ou de la riviere Philippe, il y avoit déja quelque temps. Ce fut en mil ſix cens trente-huit qu'ils vinrent deſcendre dans la Guyane, qui eſt une dépendance du Gouvernement du nouveau Royaume de Grenade, & non ſeulement ſe rendirent les Maiſtres de toute l'Iſle, * mais y entrerent ſi inopinement, que les noſtres n'eurent pas le temps d'emporter avec eux le ſaint Sacrement de l'Autel, qui demeura captif entre les mains de ces ennemis; ils ſe promettoient une grande

rançon de nous autres pour retirer ce ſaint gage de leurs mains, ſçachant le reſpect & l'amour que tous les Catholiques ont pour le precieux Corps de leur Sauveur, mais nos gens prirent un autre party, ce fut de prendre les armes, de faire de bonnes compagnies de Soldats reſolus d'aller avec un courage de Chrétiens expoſer leurs vies pour délivrer leur Sauveur des mains de ſes ennemis : ils eſtoient tous pleins de ces deſirs ſi ſaints & ſi juſtes qui ne pouvoient venir que de la faveur du Ciel, lorſque nous partîmes de là pour revenir en Eſpa-

gne rendre compte de nôtre voyage.

* Bien que la Guiane soit une partie tres-considerable du continent, & non une des Isles de l'Ocean, comme nostre Autheur semble en cet endroit le vouloir faire croire, il pourroit pourtant bien estre qu'il diroit plus vray qu'il ne pense, & que la riviere d'Orenoque ou de Paria se détachant de la Riviere des Amazones pour venir en suitte s'emboucher à la Mer vis à vis de l'Isle de la Trinité, entre le neufiéme & dixiéme degré de latitude Septentrionnale, il pourroit bien estre, dis-je, que la Guiane seroit une Isle par ce moyen, comprenant toute cette étenduë de terre qui est entre l'embouchure d'Orenoque & celle des Amazones, jusques au lieu où ces deux grands fleuves se divisent pour faire chacun leur route à part, & s'emboucher dans la Mer à plus de trois cens lieuës de distance l'un de l'autre. Tout cet intervalle est ce que les Geographes nomment communément dans leurs Cartes coste de Guiane. Dans cette étéduë se trouve l'Isle de Cayenne si celebre ou pour les diverses avantures qu'ont euës en differents temps les Colonies que nos François y ont établies, ou par divers combats qu'ils ont soûtenus tant contre les Indiens que contre les Europeens pour s'y maintenir : en quoy ils ont si bien reussi, que c'est aujourd'huy une des plus considerables & des plus utiles Colonies que nous ayons en toute l'Amerique.

## CHAPITRE LXV.

*De la grande riviere appellée Rionegro à cause de ses eaux, qui sont si claires qu'elles en paroissent noires ; & d'un lieu à fortifier sur cette Riviere, qui donneroit moyen de se rendre Maîtres de la Riviere des Amazones, en venant du Cap de Nord par la riviere nommée Riogrande.*

DU mesme costé du Nord nous rencontrâmes à un peu moins de trente

lieuës entieres au deſſus de Baſurura, l'embouchure de la plus grande & de la plus belle riviere de toutes celles qui viennent ſe rendre dans celle des Amazones, en l'eſpace de mil trois cens lieuës de longueur qu'elle fait ſa courſe; elle a une lieuë & demie dans ſon embouchure, qui eſt à quatre degrez de hauteur, & l'on peut dire pour ſe réjoüir que cette puiſſante riviere eſt comme offencée, tant elle eſt fiere, de rencontrer une riviere plus grande qu'elle: auſſi l'incomparable Amazone ſemble luy tendre les bras, mais l'autre dedaigneuſe & ſuperbe, au lieu de ſe perdre

dans ses eaux, s'en tient separée, & occupant elle seule la moitié du lit de l'Amazone plus de douze lieuës de long, elle fait remarquer à tous ceux qui navigent la difference qu'il y a entre les eaux de l'une & celles de l'autre. Les Portugais ont eü quelque raison d'appeller cette grande riviere la riviere Noire, parce qu'à son embouchure & plusieurs lieuës au dessus, sa profondeur jointe à la clarté de tant d'eaux qui se jettent de plusieurs grands lacs dans son lit, font paroistre ses ondes aussi noires que si elles étoient teintes, encore qu'elles soient claires dans un

verre comme dn criſtal ; elle fait ſon cours d'Occident en Orient dans ſes commencemens, mais elle prend des détours ſi grands, qu'en tres peu de diſtance elle change differemment de Rhumbs ; mais celuy qu'elle court pluſieurs lieuës avant que d'entrer en la Riviere des Amazones eſt du Ponant au Levant. Les Indiens qui vivent ſur ſes bords l'appellent Curiguarura, mais les Toupinambours, dont nous parlerons bien-toſt, luy donnent le nom d'Urama, qui ſignifie en leur langue l'eau noire. Ils donnent encore un autre nom à noſtre grande Riviere, qu'elle garde en ces lieux,

là, ils la nomment Pajanaquris, qui veut dire grande riviere, pour la distinguer d'une autre riviere bien moindre, mais neanmoins fort grande, qu'ils appellent Pajanamira ; c'est une riviere qui entre du côté du Sud dans nostre grande Riviere, une lieuë plus bas que la riviere Noire : on nous assura que cette riviere étoit habitée d'un tres grand nombre de Peuples de differentes Nations, dont les derniers portent des chapeaux & des habits comme nous ; ce qui nous donna assez à connoistre que ces Peuples n'estoient pas loin de nos Villes du Perou. Ceux qui

habitent les bords de la riviere Noire occupent bien des terres, & s'appellent les Canicuaris, Curupatabas, & les derniers ſont les Quaravaquazanas, qui habitent un bras de la riviere Noire; & c'eſt par ce bras que nous avons eſté ſuffiſamment inſtruits que l'on peut ſe rendre dans la riviere que nons appellons Riogrande, qui a ſon embouchure dans la Mer du Cap de Nord, & auprés de laquelle les Hollandois ſe ſont établis.

Toutes ces Nations ſe ſervent d'arcs & de fleches, dont ils empoiſonnent la plûpart de jus d'herbes; toutes les terres de cette riviere

Noire ſont fort élevées, le terrain tres-bon, qui promet de donner à la culture abondamment de toutes ſortes de fruits, & même de ceux de nôtre Europe en des lieux bien expoſez pour cela : il y a encore quantité de belles & bonnes Campagnes, toutes couvertes de pâturages excellents, capables de nourrir des troupeaux innombrables de toutes ſortes de beſtiaux : L'on y voit auſſi quantité de grands arbres, dont le bois eſt fort bon pour faire toute ſorte de charpenterie, ſoit de vaiſſeaux, ſoit de maiſons, & outre ce bois dont on a abondance, le païs fournit encore

de fort bonnes pierres & en quantité, dont l'on peut faire les plus beaux edifices; ses rives sont peuplées de toutes sortes de gibier, pour le poisson il est vray qu'il y en a peu en comparaison de ce qui est dans la Riviere des Amazones, & la cause est de ce que ses eaux sont si claires, mais en recompense les lacs qui sont dans les terres, & qui luy rendent leurs eaux, en donnent aux Habitans plus qu'il ne leur en faut. Cette riviere a dans son embouchure des situations les meilleures du monde pour faire des Forts, & quantité de pierres pour les bâtir, dans le dessein

desſein qu'on pourroit avoir d'empeſcher nos ennemis qui voudroient venir par cette riviere pour entrer dans le grand canal de l'Amazone ; ce n'eſt pas que j'eſtime que ce ſoit icy le meilleur endroit à fortifier pour empeſcher nos ennemis, mais pluſieurs lieuës plus haut que cette embouchure, c'eſt dans le bras qui ſe va rendre dans la riviere appellée Riogrande, dont j'ay déja dit que l'embouchure eſtoit en la Mer du Nord : c'eſt là où plus aſſurément on doit mettre toutes ſes forces, pour fermer entierement à nos ennemis le paſſage de ce nouveau Mon-

de, qu'ils ſouhaitent infiniment de découvrir, & qu'ils tenteront un jour ſi on ne les previent en leur fermant ce paſſage. Je n'aſſureray pas que cette riviere appellée Riogrande, dans laquelle entre le bras de la riviere Noire, ſoit la riviere le Doux ou la riviere Philippe, qui entrent toutes deux en la Mer vers le Cap du Nord; mais ſuivant les remarques que j'en ay, j'inclinerois fort à croire que c'eſt la riviere Philippe, parce que c'eſt la premiere riviere conſiderable qui entre en la Mer au delà du Cap; ce que je puis certainement dire, eſt que cette riviere de Riogrande

n'eſt point du tout la riviere d'Orignoc, parce que ſa principale embouchure dans la Mer eſt vis à vis de l'Iſle de la Trinité, qui eſt à plus de cent lieuës plus bas que l'endroit où entre dans la Mer la riviere Philippe, ce fut par cette riviere que le tiran Lopez d'Aguirre ſe rendit en la Mer du Nord: & puis qu'il a bien fait ce voyage, tout autre pourra bien le faire encore, & ſuivre une route qui a eſté déja une fois ouverte.



## CHAPITRE LXVI.

*D'une ſedition arrivée parmy l'armée Portugaiſe, pour ſe voir ſi prés de leur patrie ſans avoir rien gagné, & la reſolution priſe d'aller piller les Peuples de la riviere Noire pour gagner des eſclaves, qui fut arreſtée par le Pere d'Acugna.*

NOSTRE flotte eſtoit encore ancrée à l'embouchure de la riviere Noire le douziéme jour d'Octo-

bre de l'année mil ſix cens trente neuf, lorſque les Soldats Portugais conſiderans qu'ils eſtoient comme aux portes de leurs maiſons, & n'ayant rien gagné depuis deux ans qu'ils en eſtoient partis, regardoient la fin de leur voyage comme le plus grand mal-heur qui leur pourroit arriver, ils ſe diſoient les uns aux autres, que n'ayant recueilly autre fruit de leurs travaux & de leurs combats, que la perte de deux ans & l'augmentation de leurs miſeres, ils devoient penſer à eux pendant que l'occaſion s'en preſentoit, qu'ils eſtoient ridicules s'ils attendoient de Sa

Majeſté Catholique la recompenſe des ſervices qu'ils luy avoient rendus en la découverte de tant de Païs, que bien d'autres devant eux avoient répandu leur ſang, & prodigué leurs vies pour l'accroiſſement de la grandeur d'Eſpagne, qui étoient morts ſur le fumier ſans ſçavoir à qui s'adreſſer pour le ſoulagement de leurs miſeres: Ces paroles ſeditieuſes ayant eſté ouiës de la plûpart des Portugais avec applaudiſſement, ils ſe reſolurent ſur le champ d'en parler à leur General, & de le porter d'une ou d'autre maniere à entrer dans leurs ſentimens.

Cette reſolution priſe ils furent le trouver, & luy dirent qu'ils n'avoient pas beſoin de luy repreſenter le miſerable eſtat où ils eſtoient, qu'il en eſtoit aſſez perſuadé par ſes propres yeux; qu'il y avoit deux ans qu'ils erroient ſur des rivieres, où ils periſſoient tous les jours ou par la faim, ou par le travail, ou par les fleches des Sauvages; qu'ils le ſupplioient d'avoir égard à leur pauvreté, & de ne pas trouver mauvais qu'ils cherchaſſent quelque remede à leurs maux; qu'ils eſtoient ſeurs que le long de la ſeule riviere Noire ils pourroient tirer un ſi grand nombre

d'esclaves, de ceux que les Indiens avoient pris à la guerre, qu'ils en tireroient un notable soulagement ; & quand ils ne rapporteroient rien de leur voyage que ces esclaves, ils esperoient de n'estre pas mal receus de leurs compagnons de Para, mais que s'ils retournoient les mains vuides, & n'emmenoient avec eux quelques esclaves aprés avoir traversé tant de Provinces bien peuplées, dont les Habitans mesmes osoient venir jusqu'à leurs portes pour y faire des esclaves, ils seroient tenus pour les plus lâches & les plus infames de tous les hommes.

Le Capitaine General ſe voyant non ſeulement ſeul contre pluſieurs, & jugeant bien que la revolte eſtoit toute formée dans le cœur de ſes Soldats, crut qu'il ne devoit pas les irriter davantage; il leur permit donc de tenter cette entrepriſe, puiſque le vent leur eſtoit favorable pour entrer dans la riviere Noire, & ſembloit les convier à cet embarquement. Les Portugais furent tranſportez de joye d'avoir obtenu ce congé, il n'y en eut pas un qui ne ſe promit au moins trois cens eſclaves pour ſa part. Cette reſolution ne me donna pas une mediocre inquietude, car je

ne ſçavois pas bien quels eſtoient les veritables ſentimens de noſtre General, mais je connus bien toſt qu'il avoit du cœur & beaucoup de deſinterreſſement, & qu'il eſtoit ennemy mortel des violences pareilles à celles que ſes Soldats vouloient faire; pour moy qui par la grace de Dieu me trouvois aſſez fort pour ne rien craindre, je fis un ferme propos de mourir mil fois s'il eſtoit poſſible, avant que de conſentir à quoy que ce ſoit contre la plus grande gloire de Dieu, ou contre le ſervice de Sa Majeſté Catholique. En même temps j'allay celebrer la

ſainte Meſſe, & aprés l'avoir dite, nous nous retirâmes à part mon compagnon & moy pour cõſulter enſemble ſur les moyens d'empêcher une ſi barbare & ſi diabolique reſolution, & prîmes le party de faire des proteſtations publiques contre leur temerité & leur deſobeïſſance.



# CHAPITRE LXVII.

*De l'ordre donné à l'armée de faire voille, ce qui fut fait sans bruit ; & de la Riviere du Bois entre Ycayary, & les divers Peuples qui habitent ses rivages, qui sont un court chemin pour la montagne de Potossi.*

JE la communiqué au General, il fut bien joyeux de me voir de son

ſentiment ; & m'avoüant qu'il n'y avoit rien de plus fort que ma proteſtation : il fit voir en cette occaſion la grandeur de ſon courage ; car il fit publier mon écrit, & commanda en meſme temps aux Mathelots qu'ils euſſent à plier les voiles, & à diſpoſer toutes choſes pour ſortir dés le lendemain de la riviere Noire , & rentrer dans l'Amazone pour achever le voyage. Cet ordre fut executé, nous partîmes le lendemain, & continuant noſtre route nous trouvâmes quarante lieuës au deſſous du côté du Sud la grande riviere du Bois , qui eſt un nom que luy donnerent les

Portugais en venant de Para, à cause de la quantité de grosses pieces de bois que cette riviere charioit avec elle, mais son nom propre est Layari parmy les Indiens qui habitent sur ses bords: elle vient du côté du Sud, comme j'ay dit, & nous aprîmes qu'elle se forme de deux grandes Rivieres qui s'assemblent quelques lieuës au dessus de son embouchure; cependant suivant toutes les apparences fondées sur ce que ce fut par cette riviere que les Toupinambous descendirent pour se rendre dans ce païs. On peut dire assurément qu'il n'y a point de chemin plus

court & plus certain pour arriver à la Province de Potoſſi que par la voye de cette Riviere ; il y a pluſieurs Nations qui habitent le long de cette riviere de Layari, mais ces premieres du côté de ſon embouchure ſont les Zurinas & les Cayanas, & au deſſus ſont les Urarchaus, Anamaris, Guarinumas, Curanaris, Pepunacas, & Abacaris : depuis l'embouchure de la riviere Cayari en deſcendant le long de celle des Amazones on rencontre les Zapucayas & les Wbaringas, qui ſont tres excellents ouvriers en bois ; au deſſous d'eux l'on rencontre les Guaranaquaços, Maraguas,

Guimajis, Burais, Punovis, Orequaras, Aperas, & d'autres, dont je ne puis rapporter les noms avec certitude.



## CHAPITRE LXVIII.

*De l'Isle des Toupinambous, qui sortirent du Brezil lors de la conqueste faite par les Portugais, & se rendirent Maistres de cette Isle.*

VINGT-huit lieuës au dessous de la riviere de Cayari, continuant nostre route du côté du Sud sur la Riviere des Amazones, nous vinmes aborder à une grande Isle qui a soixante lieuës de large, & par consequent

plus de deux cent lieuës de circuit. Cette Isle est toute peuplée de ces vaillants Toupinambous ; qui lors de la conqueste du Brezil se bannirent volontairement de leur païs, & aimerent mieux quitter toute la Province de Fernambuco, que de perdre leur liberté, & se soûmettre à la rude domination des Portugais ; ils abandonnerent plus de quatrevingt-quatre gros villages où ils estoient établis, & partirent en même temps en si grand nombre, qu'il ne demeura pas une creature vivante en toutes leurs habitations : ils prirent leur chemin à la main gauche de ces grandes mon-

tagnes appellées Cordelieres, qui commencent au détroit de Magellan, & traversent toute l'Amerique meridionale du Nord au Sud; ils passerent tous les ruisseaux & toutes les rivieres qui descendent de ces montagnes pour se rendre en l'Ocean; les uns furent jusques au Perou, & s'arréterent avec les Espagnols qui habitoient vers la source de la riviere de Cayari ou du Bois; ils demeurerent quelque temps avec eux; mais à cause qu'un Espagnol fit foüeter un Toupinambout qui luy avoit tué une vache, ne pouvant souffrir cette injure, ils resolurent tous de s'en aller,

& se servant de la commodi-
té de la riviere, ils se jetterent tous dans leurs Canoos, & descendirent jusques à cette grande Isle qu'ils occupent aujourd'huy. Les Indiens perlent la langue generale du Brezil, qui s'étend par tout le païs que les Portugais ont conquis jusqu'à Maragnon & Para ; ils nous dirent que lorsque leurs peres sortirent du Brezil, ne pouvant trouver dequoy vivre tous emsemble dans les deserts où il leur faloit passer, ils furent contraints durant une marche de plus de neuf cens lieuës, de se separer à cause de la multitude qu'ils estoient sortis ensem-

ble ; de ſorte que les uns s'en allerent d'un côté, & les autres d'un autre, & de cette maniere toutes les montagnes du Perou, qui ſont appellées Cordelieres, ſont demeurées habitées & peuplées des Toupinambous. Cette Nation eſt fort brave & fort vaillante ; elle l'a bien montré à ceux qu'elle trouva dans l'Iſle où elle eſt preſentement établie : car il eſt vray-ſemblable que ces Toupinambous eſtoient beaucoup moins ſans comparaiſon que les Habitans de l'Iſle, quand ils arriverent en ces quartiers ; cependant il eſt certain qu'ils les ont tant de fois battus,

& si bien assujettis tous ceux avec qui ils eurent la guerre, qu'aprés avoir détruit des Nations toutes entieres, ils ont forcé les autres de quitter dépouvante leur païs naturel, & d'aller faire leurs habitations dans des terres éloignées : Ces Toupinambous se servent d'arcs & de fleches, à quoy ils sont fort adroits ; ils ont le cœur si noble, & une grandeur d'ame telle qu'ils pourroient en disputer avec les Peuples de l'Europe les plus accomplis. Quoy que presque tous ceux d'apresent ne soient que les enfans ou les petits enfans des premiers qui sont venus du Bre-

zil dans cette Isle, neanmoins l'on remarque qu'ils commencent à degenerer de leurs peres, par les alliances qu'ils contractent avec ceux de ce païs, & qu'ils s'accoûtument aux manieres de vivre des Originaires. Ils nous receurent tous avec des demonstrations de joye extraordinaire, & nous firent entendre que dans peu ils devoient se resoudre à faire alliance avec nous, & se mettre au nombre des Indiens alliez & amis de Para. Cette declaration me plût fort, & je m'en promis de grands avantages pour nostre Nation; car il est infaillible que si ces vail-

lants hommes ſont une fois de noſtre party, il nous ſera aiſé de mettre à la raiſon toutes les autres Nations de la Riviere des Amazones, puis qu'au ſeul nom des Toupinambous il n'y en a pas une qui ne tremble.



CHAP.

## CHAPITRE LXIX.

*De l'esprit des Toupinambous, de la langue qu'ils parlent, des nouvelles qui furent données des salines qu'il y a au Perou.*

CEs Toupinambous sont fort spirituels & fort intelligens, n'ayant pas besoin de Truchemens pour traiter avec eux, par la raison que j'ay déja dit qu'ils parlent la langue generale du Brezil, que beaucoup de Portugais parlent aussi bien qu'eux, pour estre nés &

avoir eſté élevez dans le Brezil. Nous avons appris d'eux diverſes choſes fort particulieres, que je vais rapporter, & que l'on peut croire aſſurément ſur leur rapport, parce que ce ſont des hommes qui ont couru & ont ſoûmis à leur puiſſance tout ce qui eſt voiſin d'eux: Ils nous dirent que proche de leur Iſle du côté du Sud, il y a en terre ferme deux Nations entre les autres fort remarquables, l'une de Nains auſſi petits que de petits enfans, qui s'appellent Guayazis, l'autre eſt d'une race qui vient au monde avec les pieds tournez le devant derriere; &

qui ne ſçauroit pas ce prodige, & voudroit les ſuivre à leurs piſtes, s'éloigneroit d'eux au lieu de les atteindre; on les appelle Matayus, & ils ſont tributaires des Toupinambous, auſquels ils ſont obligez de les fournir de haches, de pierre pour abbattre les gros arbres quand ils veulent défricher les terres, parce qu'ils ſont ces haches fort proprement, & ſont continuellement occupez à en faire: Ils nous dirent encore que de l'autre côté de la riviere qui eſt celuy du Nord, il y a ſept Provinces qui ſe tiennent l'une à l'autre, & qui ſont fort peuplées; mais parce

que ce ſont des gens de peu de force & de courage, & qui ne ſe nourriſſent que de fruits & de petits animaux ſauvages, ſans jamais avoir pris les armes entre eux par leurs propres coleres, ou contre les autres pour s'en deffendre, on n'en fait nul cas ; ils nous dirent encore qu'ils ont eſté long-temps en paix avec une autre Nation qui confine à la precedente, avec laquelle ils ont eü long-temps un commerce reglé de toutes les choſes dont chacune avoit abondance dans ſon païs ; & que la principale que les Toupinambous tiroient de ces Peuples, eſtoit du ſel

qu'ils leur apportoient pour échange, & qui provenoit de certaines terres proches & voisines d'eux. Si la chose est comme ils nous l'ont dit, la découverte de ces salines seroit d'une grande utilité pour les Espagnols, & leur serviroit beaucoup non seulement pour la conqueste, mais encore pour établir des Colonies sur les bords de nostre grande Riviere; mais quand cela ne seroit pas vray de ce côté-là, on ne peut pas douter qu'on ne trouve du sel en abondance le long de ces rivieres qui descendent du côté du Perou, parce que en l'année mil six cens trente

un j'eſtois en la ville de Lima, & deux hommes en deux temps differens en ſortirent pour aller en querir, & en apporterent leurs charges ; ils nous dirent qu'ils étoient arrivez en un certain endroit, où s'eſtant mis ſur une des rivieres, qui ſelon toutes les apparences ſont celles qui forment ce grand fleuve qui vient tomber dans la Riviere des Amazones, ils eſtoient abordez à une certaine montagne toute de ſel, dont les Habitans faiſoient un grand trafic, & eſtoient devenus fort riches & fort à leur aiſe de ce que ces Indiens qui les venoient acheter de fort loin, leur donnoient

en échange : ce n'eſt pas que ce ſoit une choſe nouvelle dans le Perou, & dans toutes les montagnes de voir des rochers de pierres de ſel qui eſt excellent, puiſque l'on ne ſe ſert point d'autre en tout ce païs; & l'on le tire de la roche avec des inſtrumens d'acier, par grandes pieces qui peſent chacune cinq à ſix * arobas. Cette Province des Toupinambous eſt de ſoixante ſix lieuës de long, & finit par une grande habitation ſituée à trois degrez de hauteur meridionale, comme eſt la premiere habitation des Indiens Aguas dont nous avons parlé cy-devant.

* Aroba eſt un poids de 25 livres, côme un quintal eſt un poids de 100 livres.

## CHAPITRE LXX.

*Des Amazones dont ils aprirent les usages & les coûtumes.*

CEs mesmes Toupinambous nous confirmerent aussi le bruit qui couroit par toute nostre grande Riviere de ces renommées Amazones, dont elle emprunte son veritable nom, & sous lequel nom elle a esté connuë depuis les premiers jours qu'elle a esté découverte, jusqu'aujourd'huy; non seulement par ceux qui

y ont voyagé, mais encore par tous les Cosmographes qui en ont traité certainement. Ce seroit une chose bien étrange que cette grande Riviere eust pris le nom d'Amazone sans aucun fondement raisonnable, & que pouvant se donner un nom sous lequel elle pouvoit se rendre fameuse, elle n'eust esté connuë que sous un nom fabuleux; cela ne peut tomber sous le sens, & il n'est pas croyable qu'une riviere comme la nostre, qui possede tant d'avantages par dessus toutes les autres, aye tiré sa gloire d'un titre qui ne luy appartenoit pas, comme nous voyons dans les gens

qui n'ayant pas aſſez de vertu pour emporter par leur propre force la gloire qu'ils deſirent, ont la lâcheté de ſe parer des avantages d'autruy ; mais les preuves que nous avons pour aſſurer qu'il y a une Province d'Amazones ſur les bords de cette riviere, ſont ſi grandes & ſi fortes, que ce ſeroit manquer tout à fait à la foy humaine de faire difficulté de le croire. Je ne fais point fonds ſur les enqueſtes ſerieuſes qui ont eſté faites de l'authorité de la Cour Souveraine de Quito, dans leſquelles on a entendu pluſieurs témoins natifs des lieux meſmes, & qui y a-

voient demeuré long temps; & de toutes les choses qui sont enfermées dans leurs terres frontieres, une des principales qui est precisément affirmée est, qu'une de ces Provinces proche de nostre Riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivẽt & se gouvernẽt seules sans hommes, qu'en de certains temps de l'année elles se donnent à des hommes pour en devenir grosses, & que tout le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs ne songeant qu'à cultiver la terre, & à se procurer par le travail des bras tout ce qui leur est necessaire pour le soulagement de leur vie. Je ne m'ar-

réteray non plus à d'autres informations qui ont esté faites dans le nouveau Royaume de Grenade au Siege Royal de la ville de Pasto, où furent ouys quelques Indiens, & particulierement une Indienne qui asseura avoir esté mesme dans le païs où ces femmes vaillantes sont établies, & ne dit rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en sçavoit déja par les precedentes relations, mais je ne puis taire ce que j'ay ouy de mes oreilles, & que j'ay voulu verifier aussitost que je m'embarquay sur cette Riviere des Amazones; on m'a donc dit par toutes les habitations où j'ay passé,

qu'il y a des femmes dans leur païs telles que je les leur dépeignois, & chacun en particulier m'en donnoit des marques si constantes & si conformes, que si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe par tout le nouveau Monde pour la plus constante de toutes les veritez historiques; neanmoins nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coûtumes singulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par lesquels on va en leurs contrées, & de ceux du païs qui leur servent à

peupler dans le dernier village qui fait la frontiere d'entre les Toupinambous & elles.



## CHAPITRE LXXI.

*Nouvelles plus certaines des Amazones de l'Amerique.*

TRENTE-ſix lieuës au deſſous de ce dernier village des Toupinambous, en deſcendant ſur noſtre grande Riviere, l'on en rencontre du côté du Nord une autre qui vient de la Province meſme des Amazones, & qui eſt connuë par les gens du païs ſous le nom de Cunuris. Cette riviere prend le nom des Indiens

qui ſont les plus proches de ſon embouchure, au deſſus de ces premiers Peuples en rencontrant la riviere Cunuris on trouve d'autres Indiens appellez Apotos, qui parlent la langue generale du Brezil; plus haut ſont les Tagaris, & les derniers ſont les Guacaras, qui ſont ces Peuples heureux qui ont la communication & la faveur de ces femmes vaillantes; elles ont leurs habitations ſur de grãdes & de prodigieuſement hautes montagnes, parmy leſquelles il y en a une qui s'éleve extraordinairement au deſſus de toutes les autres, & qui eſt tellement battuë des vents, qu'elle

qu'elle en eſt ſterile & paroiſt toute raſe ; elle s'appelle Yacamiaba : ces femmes comme j'ay déja dit ſont fort vaillantes, & ſe ſont toûjours conſervées elles ſeules ſans le ſecours & l'aſſiſtance des hommes ; & quand même leurs voiſins viennent ſur leurs terres au temps concerté avec elles, elles les reçoivent les armes à la main, qui ſont des arcs & des fleches, & en font l'exercice de meſme que ſi c'eſtoit des ennemis ; mais reconnoïſſant que les autres ne veulent point la guerre, & que ce ſont leurs amis, elles laiſſent leurs armes & accourent toutes aux Canoos ou autres

petits vaiſſeaux de leurs hô-tes ; chacune prend l'Amaca qu'elle trouve plus à la main, ce ſont des lits de cotton qui ſe ſuſpendent & dans leſquels ils dorment ; ces femmes les portent à leurs maiſons, & les ſuſpendent en lieu où le Maiſtre le peut & le vient reconnoître ; elle le reçoit aprés comme ſon hoſte, & le traitte ce peu de jours qu'ils doivent demeurer enſemble : Ce temps paſſé ils retournent chez eux, & ne manquent point toutes les années de faire ce voyage dans le meſme temps. Les filles qui naiſſent de cet amour ſont nourries par leurs meres, & inſtruites aux ar-

mes & au travail, comme pour porter plus avant la valeur & les coûtumes de leurs devancieres : Pour les mâles il n'eſt pas certain ce qu'elles en font, j'ay vû un Indien qui me dit qu'eſtant petit il avoit eſté avec ſon pere à cette entreveuë, & m'aſſura qu'elles donnent aux peres l'année d'aprés les enfans mâles qu'elles ont euës d'eux, mais la plûpart tiennent qu'elles tuënt tous les mâles incontinent qu'ils ſont nés, & c'eſt ce qui paſſe pour plus conſtant parmy tous ; le temps decouvrira la verité. Aſſurément elles gardent des treſors dans leurs contrées capables d'enrichir

tout le monde ; l'embouchure de ce fleuve ſur les rives duquel habitent ces Amazones, eſt à deux degrez & demy de hauteur meridionale.



## CHAPITRE LXXII.

*De la riviere Vexamina, & du détroit de la grande Riviere des Amazones d'un quart de lieuë.*

APRES avoir traversé l'embouchure de la veritable Riviere des Amazones nous descendîmes vingt-quatre lieues sur nostre grande Riviere, & en trouvâmes du mesme côté du Nord une autre petite qui est nommée Vexamina; elle vient à entrer dans nostre grande Riviere en cet endroit où

cette grande & ſpacieuſe Mer d'eau douce, noſtre incomparable Riviere, s'étreſſit, ou plûtoſt eſt tellement ſerrée par les terres, qu'elle ſe renferme, comme j'ay déja dit, dans un eſpace de quelque peu plus d'un quart de lieuë : La ſituation eſt extremement favorable pour bâtir deux Forts ſur les deux rivages de noſtre Riviere, qui empeſcheroient non ſeulement le paſſage aux ennemis qui voudroient entrer dans la riviere en montant de la Mer, mais qui ſerviroient encore de Bureaux de la Doüanne, pour y enregiſtrer tout ce qui deſcendroit du Perou par cette

voye, ſi jamais noſtre Riviere vient à eſtre habitée & peuplée de nos gens. Quoy qu'il y aye encore trois cens ſoixante lieuës de diſtance de ce détroit juſqu'à la Mer, on ne laiſſe pas de s'appercevoir en cet endroit des changemens des marées; car l'on y voit tous les jours croiſtre & diminuer la Riviere, quoy que ce ſoit moins ſenſiblement qu'à quelques lieuës au deſſous.



## CHAPITRE LXXIII.

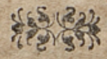
*De la riviere des Tapajotos, de leur courage, de leurs fleches empoisonnées, & du traittement qu'ils firent à l'armée Portugaise.*

A Quarante lieuës plus bas que ce détroit, on trouve du côté du Sud l'embouchure de la grande & belle riviere des Tapajotos qui emprunte son nom de celuy des Habitans de la Province qu'il arrouse. Ce païs

païs eſt fort peuplée d'Indiens, les terres en ſont tres bonnes & tres-abondantes en toutes ſortes de vivres; ces Tapajocos ſont gens de courage, & qui ſont craints & redoutez de pluſieurs Nations qui leur ſont voiſines, parce qu'ils empoiſonnent leurs fleches d'un poiſon ſi vif qu'il tuë en bleſſant, l'on n'y trouve point de remedes; c'eſt la ſeule raiſon pour laquelle les Portugais meſmes ont eſté ſi long temps leurs voiſins ſans avoir ny commerce ny alliance avec eux, quoy qu'ils euſſent bien voulu s'attirer leur amitié; mais ils vouloient les obliger à quitter

leur païs, & venir peupler dans les lieux où ils estoient les Maistres. Les Tapajocos ne purent jamais tomber d'accord de cela, parce que ce leur est la chose du monde la plus sensible de leur parler d'abandonner leur païs natal : Ce n'est pas qu'ils ne receussent fort bien les nostres, & avec grande joye quand ils abordoient en leur païs, dont nous en fismes nous mesmes l'experience, un logement que nous prîmes dans un de leurs bourgs gros de plus de cinq cens familles, où ils ne cesserent durant tout un jour de nous venir voir, & de nous apporter des

poules, des canards, des lits, du poiſſon, des farines, des fruits, & de toutes autres choſes avec tant de franchiſe & tant de confiance, que les femmes & les enfans ne ſortoient point d'auprés de nous; ils nous diſoient meſme de bonne foy, que les Portugais les laiſſaſſent demeurer chez eux, & qu'ils vinſſent à la bonne heure peupler dans leur païs, qu'ils les receuroient & les ſerviroient toute leur vie comme leurs meilleurs amis.



## CHAPITRE LXXIV.

*Le mauvais traittement que leur firent les Portugais en ce temps-là.*

TOus ces bons traittemens des Tapajotos n'eſtoient pas ſuffiſants pour toucher des ames intereſſées & avares, autant que le ſont ceux qui marchent à ces conqueſtes, & qui ne ſe ſont jamais propoſez dans cette longue & difficile entrepriſe, que de gagner un grand nombre d'eſclaves pour vendre ou échanger;

c'eſt pourquoy ils n'eſtoient guere capables d'écouter les propoſitions de ces pauvres gens, & encore moins de les traitter avec honneſteté & avec raiſon : mais s'eſtant mis en teſte que ces Peuples avoient bien des eſclaves pour leur ſervice, ils commencerent de les traitter de rebelles, & s'emportant dans les dernieres violences, les menacerent d'une guerre cruelle. Toutes choſes eſtoient en cet eſtat quand nous arrivâmes au Fort qui eſt aux Portugais, qu'ils appellent Deſtierro, c'eſt à dire du Banniſſement, où s'aſſembloient les troupes pour faire cette execu-

tion si barbare ; je taschay par tous les moyens les meilleurs que je pus inventer, de la suspendre au moins ne pouvant pas l'empescher tout à fait, jusqu'à ce que j'en eusse donné avis au Gouverneur de Para. Celuy qui commandoit à cette expedition estoit Benoist Maziel, fils du Gouverneur de Para, qui estoit pourvû de la charge de Sergent Major de l'Etat : Il me donna sa parole qu'il ne passeroit point outre à l'execution de son entreprise, qu'il n'eust receu de nouveaux ordres de son pere; mais à peine l'eus-je quitté qu'il fit monter le plus de Soldats qu'il pût dans un

brigantin armé de pieces de canon, & en d'autres moindres bâtimens avec lesquels il vint inopinement les surprendre. Ces pauvres gens accepterent bien viste la paix avec mille témoignages de leur bonne volonté, & se soûmettant à tout ce que l'on voudroit faire de leurs personnes ; Benoist Maziel leur commanda d'apporter toutes les fleches empoisonnées qu'ils avoient, qui étoit ce que l'on craignoit le plus. Ces pauvres miserables obeïrent aussi tost, mais à peine les vit-on desarmez, que les Portugais les firent venir tous ensemble, & les enfermerent comme

des moutons dans un parc bien fermé avec une forte garde ; auſſi toſt ils lâcherent la main à une quantité d'Indiens amis qu'ils avoient amenez avec eux, qui pour faire du mal ſont autant de Diables déchaînez, & qui en peu de temps mirent à ſac tout ce grand bourg, dont je vous ay déja parlé ; ils n'y laiſſerent rien qui ne fuſt briſé & perdu ; ils ſe ſaiſirent de toutes les filles & de toutes les femmes de ces miſerables affligez, & à leurs propres yeux commirent des violences ſi abominables, que celuy qui me conta cette courſe pour avoir eſté de la compagnie,

me jura qu'il aimeroit mieux n'acheter jamais d'eſclaves, que d'en avoir à ce prix là, & qu'il abandonneroit plûtoſt tous ceux qu'il poſſedoit, que de voir commettre toutes ces cruautez.



## CHAPITRE LXXV.

*Ces mauvais traittemens rendent tous ces Peuples ennemis des Europeens, & ils ont autant de ruſe à ſe deffendre que de courage.*

L'INHUMANITE' des Portugais n'en demeura pas là, comme ils n'avoient point d'autre but que de faire des eſclaves, ils n'étoient pas ſatisfaits d'avoir les Maiſtres, c'eſt pourquoy ils faiſoient de grandes menaces à ces pauvres Indiens

qu'ils tenoient enfermez, & les faiſoient trembler des nouvelles cruautez qu'ils leur diſoient qu'ils exerceroient contre eux s'ils ne leur donnoient des eſclaves, leur promettant auſſi, que moyennant cela non ſeulement ils leur donneroient une liberté entiere, mais qu'ils les conſidereroient comme leurs meilleurs amis, & de plus qu'ils leur donneroient tant d'outils de fer, & de toiles de cotton en échange, qu'ils en ſeroient contents : que pouvoient faire ces innocens, autre choſe que de s'abandonner à la diſcretion de leurs ennemis; ils ſe voyoient entre leurs mains dépoüillez

de leurs armes, leurs maisons ſaccagées, leurs femmes & leurs filles violées. Ils offrirent encore mil eſclaves, & envoyerent quelques uns des leurs pour les amaſſer; mais ces pauvres gens s'étoient refugiez en lieu de ſeureté durant la deſolation du bourg, c'eſt pourquoy il ne fut pas poſſible d'en amaſſer plus de deux cens: Ils les livrent aux Portugais, & ſur la parole qu'ils donnerent de fournir le reſte ils furent mis en liberté. En l'eſtat où ces pauvres miſerables ſe voyoiẽt ils auroient donné leurs propres enfans pour eſclaves, afin de venir à compoſition avec leurs ennemis, ce qu'ils

ont fait plusieurs fois. Les Portugais mirent tous ces esclaves dans un vaisseau, & les envoyerent à Maragnon & à Para. J'assure cela comme l'ayant vû de mes propres yeux : Cette capture plût fort aux Portugais, & elle leur donna tant de courage & tant d'avidité, qu'ils se disposerent aussi-tost à partir pour en faire une plus grande dans une autre Province plus avant dans nostre grande Riviere. Il ne faut pas douter qu'ils auront exercé des cruautez bien plus grandes, parce qu'en ces courses il y va moins d'honnestes gens qui puissent aider celuy qui commande, & empes-

cher les brutalitez des ſoldats. Tout cela doit élever tous les Habitans de cette Riviere contre le nom Portugais, & je ne doute point que quand on voudra pacifier ce trouble & la haine que ces violences ont cauſées parmy ces Peuples, l'on n'y trouve de ſi grandes difficultez que l'on n'en puiſſe venir à bout; au lieu qu'en l'état que je les laiſſay quand je paſſay par là, il n'y avoit rien de plus facile que de faire une paix generale avec les Habitans de noſtre Riviere. Voila ce que l'on appelle les Conqueſtes du Brezil; voila le trafic dont les Soldats ſe maintiennent, & voila

encore la veritable & la juſte cauſe pour laquelle Dieu punit ces malheureux au point qu'ils ſont perpetuellement dans la guerre & dans le tourment, & n'ont preſque pas de pain à manger: Je crois meſme que s'ils ne ſervoient en quelque ſorte au deſſein que la Majeſté Divine a ſur les Indiens, & n'étoient ſans ceſſe aux mains avec les Hollandois, & s'ils n'avoient déja meſme remporté pluſieurs victoires ſur ces * Heretiques; il y a long temps que Noſtre Seigneur JESUS CHRIST auroit exterminé des Conquerans ſi cruels & ſi abominables.

Mais retournons aux Tapajoſos, & à la fameuſe Riviere aux rivages de laquelle ils habitent : Je dis que le fonds de cette riviere eſt tres bon, & qu'un grand vaiſſeau Anglois monta il y a quelques années bien avant ſur cette riviere, pretendant faire des habitations dans cette Province, & établir le commerce du tabac avec les gens du païs ; & ils leur offroient meſme des conditions tres-avantageuſes : mais les Tapajoſos n'en voulurent accepter d'autre, que de ſurprendre inopinément les Anglois, & de tuer tous ceux qui tomberoient ſous leurs mains, aprés s'eſtre ſaiſis de leurs

leurs armes, qu'ils ont encore aujourd'huy, ils leur firent quitter le païs plus viſte qu'ils n'y eſtoient venus; de ſorte que tout le reſte ſe ſauva dans le vaiſſeau, & évita en ſe mettant promptement à la voile une autre pareille rencontre qui les auroit entierement perdus.

* *Nota*. Cette découverte ſe faiſoit au temps que les Portugais chaſſoient tous les jours les Holandois de quelqu'une des places du Brezil, dont ils s'eſtoient emparez peu de temps auparavant, & cette Conqueſte donna lieu à la Compagnie de VVeſt-Inde qui ſe fit en Holande, tant pour le Commerce de cette partie de l'Amerique qu'occupoient les Portugais, que pour en achever la conqueſte; mais il y a plus de 20 ans qu'elle n'a plus rien dans l'Amerique au delà de la ligne & au deça la ligne, elle poſſede encore Suriname en terre ferme, & l'Iſle de Coraſſol ou Curaçao, luy étant encore reſté pluſieurs places fortes en la coſte Occidentale d'Afrique, & pluſieurs Contoirs en divers lieux de cette coſte.

## CHAPITRE LXXVI.

*De la riviere de Curupatubac, & des nouvelles qui furent données des Montagnes d'or, d'argent, d'azur, & de pierres precieuses, qui sont parmy les Peuples qui habitent cette riviere.*

ENVIRON à quarante lieuës plus bas que l'embouchure de la riviere des Tapajosos, se rencontre celle de Curupatuba ; elle descend du côté du Nord dans l'Amazone, & donne son

nom à la premiere habitation des Indiens, qui vivent en paix avec les Portugais ſous la protection de leur Roy. Cette riviere n'eſt pas fort groſſe, mais elle eſt fort opulente, ſi on en croit les gens du païs qui nous aſſurerent qu'en montant par cette riviere ſix journées, l'on trouve un petit ruiſſeau, dans le ſable & ſur les rivages duquel l'on trouve grande quãtité d'or, depuis qu'il a lavé le pied d'une mediocre montagne qu'ils appellent Yuquaratinci. Les Indiens nous dirent encore qu'auprés de cette riviere il y a encore un autre endroit qui s'appelle Picari, d'où ils ont pluſieurs

fois tiré une autre ſorte de metal plus dur que l'or, mais tout blanc ( c'eſt ſans doute de l'argent ) dequoy ils avoient coûtume autrefois de faire des haches & des coûteaux; mais qu'ayant vû que ces pieces faites de ce metail rebroüiſſoienr au moindre effort, & n'eſtoient preſque d'aucun uſage, ils n'en ont plus fait de cas. Ils nous conterent encore qu'il y a prés de ce détroit, dont j'ay parlé, deux colines, dont l'une aux marques qu'ils en donnerent, eſt vray-ſemblablement d'azur, & l'autre, qu'ils appellent Penagara, eſt telle que que quand le Soleil luit, où que les nuits ſont

fort claires & fort vives, elle brille & luit tout de meſme que ſi elle eſtoit couverte de riches diamans : Ils nous aſſurerent meſme que de temps en temps elle s'entendoit avec des bruits effroyables ; ce qui eſt un ſigne aſſuré que cette montagne enferme dans ſes entrailles des pierres de grand prix.



## CHAPITRE LXXVII.

*De la riviere de Ginipape, qui a dans ſes rivages des treſors d'or, & des terres fameuſes pour la bonté du terroir propre au tabac & aux cannes de ſucre.*

LA riviere de Ginipape, qui deſcend du côté du Nord, & entre dans l'Amazone ſoixante lieuës au deſſous des habitations de Curupatuba, ne promet pas moins de treſors que les riches montagnes dont nous

venons de parler. Les Indiens aſſurent qu'il y a tant d'or le long de ſes rivages, que ſi la choſe eſt comme ils le diſent, cette riviere ſeule poſſede plus de richeſſes qu'il n'y en a dans tout le Perou. Les terres que cette riviere arrouſe ſont du gouvernement de Maragnon, qui eſt entre les mains de Benedito Maziel : Mais ſans faire aucun compte de ce que ces terres toutes ſeules ſont de plus d'étenduë que toute l'Eſpagne reünie enſemble, & qu'il y a quantité de mines dont on a des connoiſſances tres-aſſurées ; je diray ſeulement que ces terres ſont la plus grande partie

de la meilleure qualité & bonté pour rapporter toutes ſortes de grains, de fruits, & faire du profit aux habitans, qu'il y en aye en toute l'étenduë de la grande Riviere des Amazones; elles ſont ſituées du côté du Nord, & enferment de grandes Provinces de Barbares Indiens: mais ce qui en eſt encore plus conſiderable, eſt que c'eſt dans ce païs que ſont ces terres ſi renommées, & ces campagnes ſi prodigieuſes en Tucui. Ce ſont les Hollandois nos ennemis qui ont mis ces terres en reputation, & ils en ont reconnu pluſieurs fois non ſeulement la bonté & fertilité du terroir,

roir, mais encore les grandes commoditez qui s'y trouvent capables d'enrichir toutes seules ses habitans : c'est pourquoy ils n'ont jamais pû oublier ce beau pays, & y ont fait des habitations plusieurs fois, mais à leur malheur & à leur grand regret, parce qu'ils en ont toûjours esté chassez par les Portugais. Cependant on doit considerer que ce païs est fort propre pour y faire de grands plants de tabac, & qu'il n'y a pas d'endroit dans toutes les terres découvertes qui soit meilleur pour le plan des cannes & la manufacture du sucre Ce terroir y rend avec usure la

moindre culture qu'on luy donne, & produit toutes sortes de vivres avec une abondance extraordinaire ; & il s'y voit des campagnes tres-fertiles en pâturages, qui dans leur grande étenduë peuvent nourrir des troupeaux de toute ſorte de beſtiaux à l'infiny. Six lieuës plus haut que l'embouchure de cette riviere dans celle des Amazones, il y a un Fort des Portugais qu'ils appellent del Doſtierro, c'eſt à dire du Banniſſement, où il n'y a que trente Soldats, & quelques pieces d'artillerie, qui ſert plus à tenir en crainte & dans l'obeïſſance, les Indiens qui ſe reduiſent ſous

la domination des Portugais, & à maintenir l'authorité du Gouverneur qu'à fermer la riviere, & l'empeſcher aux ennemis. Ce Fort a eſté depuis démoly par Benedito Maziel d'intelligence avec le Gouverneur de Curupa, qui eſt à trente lieuës plus bas en deſcendant la riviere : mais il faut remarquer qu'il étoit ſitué dans un endroit bien conſiderable, puiſque les vaiſſeaux ennemis eſtoient obligez de venir payer le droit de paſſage s'ils vouloient paſſer.

## CHAPITRE LXXVIII.

### *De la riviere de Paranaïba.*

DIx lieuës au deſſous de la riviere Ginipape, ſe rencontre du côté du Sud une grande, belle, & puiſſante riviere, qui vient rendre ſes hommages à noſtre grande Riviere des Amazones, & entre dedans une embouchure de deux lieuës de large : Les gens du païs l'appellent Paranaïba ; il y a ſur ſes rivages quelques villages d'Indiens, qui ſont amis des Portugais, & qui ſe ſont

établis ſur l'embouchure de cette riviere, pour obeïr aux ordres du Gouverneur qui commande en cette Province. Plus avant dans le païs il y a pluſieurs autres Nations, mais nous n'en pûmes avoir ſuffiſamment connoiſſance, non plus que des autres choſes qui ſont le long de cette riviere.



## CHAPITRE LXXIX.

*La Riviere des Amazones, un nombre infiny d'Isles habitées d'un nombre infiny de Peuples prés de son embouchure.*

DEux lieües plus bas que la riviere Ginipape, dont je viens de parler au Chapitre soixante & dix-sept, nostre Riviere des Amazones commence à se separer en plusieurs grands bras, qui font ce grand nombre d'Isles que l'on voit flottantes parmy ses eaux,

jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la Mer. Toutes ces Isles sont habitées de Nations differentes & de Langues & de Coûtumes. Ce n'est pas que la plûpart entendent fort bien la langue generale de ce côté, qui est celle du Brezil. Le nombre de ces Isles est si grand, & les Peuples qui l'habitent si differens les uns des autres, que je ne pourrois pas en dire ce qu'il y a à sçavoir sans faire un autre volume; j'en nommeray neanmoins quelques uns des plus considerables & plus connus, comme sont les Tapuyas, & les vaillans Pacaxas; ces derniers habitent sur les bords d'une riviere

dont ils portent le nom, qui entre dans l'Amazone quatre-vingt lieuës au dessus de celle de Paranaïba, & de son mesme bord : Ces Isles sont si peuplées, que le nombre des Habitans est innombrable, aussi bien que leurs habitations ; en sorte que des Portugais m'assurerent qu'ils n'avoient point vû de païs, ny de terres plus peuplées en toute l'étenduë de nostre Riviere.



## CHAPITRE LXXX.

### *Du Bourg de Commuta.*

A Quarante lieuës au dessous des Pacaxas l'on trouve le bourg de Commuta, il estoit autre fois fort estimé non seulement pour le grand nombre de ses Habitans, mais encore parce que c'estoit le lieu où les Indiens faisoient assembler leurs Armées, quand ils vouloient faire des courses sur leurs ennemis ; mais depuis les Conquestes du Brezil il n'y est plus rien demeuré, ces gens ont passé dans

d'autres terres, les vivres y ont manqué, parce qu'il n'y a personne qui aye soin de les cultiver, il n'est rien resté que la terre avec sa premiere fertilité, & quelques gens du païs : Cependant c'est un séjour admirable de la plus belle, & plus agreable vûë du monde, qui fournira toûjours à ceux qui voudront l'habiter, les douceurs & toutes les commoditez de la vie,



## CHAPITRE LXXXI.

*De la riviere des Tocantins, & d'un François qui faiſoit voyage dans ce païs là pour en apporter les ſables.*

DERRIERE le bourg de Commuta paſſe la riviere des Tocantins, pour ſe rendre dans la Riviere des Amazones ; cette riviere a la reputation dans ce païs d'être riche, & en apparence on a raiſon d'en faire cas ; neanmoins perſonne n'a encore reconnu ce qu'elle vaut,

qu'un ſeul François qui venoit tous les ans camper ſur ſes rivages, & s'en retournant faiſoit charger ſes vaiſſeaux de la ſeule terre, dont il en tiroit l'or par l'affinement. L'on tient qu'il s'eſt enrichy de ce trafic ſans avoir jamais voulu ou oſé montrer aux gens du païs la valeur de la terre qu'il emportoit, de crainte qu'il ne devinſſent ſes ennemis en leur faiſant connoiſtre les richeſſes de leurs ſables, & ne priſſent les armes contre luy pour l'empeſcher de continuer ce tranſport de leurs terres. Quelques ſoldats Portugais eſtant ſortis de Phernambuc il y a quelques ans

nées avec un Preſtre pour leur tenir compagnie, traverſerent toutes les montagnes de la Cordilliere, & aborderent à la ſource de cette riviere des Tocantins dans le deſſein de faire de nouvelles découvertes, & de chercher des montagnes d'or; mais voulant reconnoiſtre cette riviere, & deſcendre juſqu'à ſon embouchure, ils furent aſſez malheureux de tomber entre les mains des Tocantins qui les tuerent tous; & depuis peu on a trouvé entre leurs mains le Calice avec lequel ce bon Preſtre celebroit la ſainte Meſſe pendant ſon voyage.

## CHAPITRE LXXXII.

*De la Forteresse de Para, qui est aux Portugais, & de l'Isle de Solois pour s'y établir.*

TRENTE lieuës au dessous de Commuta est bâtie la grande forteresse de Para, qui est aux Portugais; il y a pour Commandant un Gouverneur qui a la vûë sur tous les autres Commandans des places de ce gouvernement, & qui a trois Compagnies d'Infanterie de garnison ordinaire, commandées par autant de Capitaines,

qui doivent eſtre toûjours preſents pour la conſervation & la deffenſe de cette fortereſſe; mais les Officiers auſſi bien que le Gouverneur de la Place ſont de la dépendance du Gouverneur de Maragnon, & doivent abſolument obeïr à ſes ordres. Le Gouverneur de Maragnon eſt éloigné de la fortereſſe de Para de plus de cent trente lieuës, en baiſſant le long de la riviere & remontant vers le Brezil, ce qui produit de tres-mauvais effects dans la conduite des affaires du gouvernement de Para: Et ſi ce bonheur arrive que noſtre Riviere vienne à eſtre peuplée & habitée de

nos gens, c'eſt une neceſſité que le Gouverneur de Para ſoit independant & abſolu comme la perſonne qui tient entre ſes mains les clefs de tout le païs. Ce n'eſt pas que le lieu preſentement où eſt ſituée la fortereſſe de Para ſoit le meilleur que l'on puiſſe choiſir au jugement de quantité de perſonnes de bon ſens ; mais ſi l'on peut pouſſer cette découverte plus avant, il ſera facile de la changer, & je ne trouve pas de lieu plus propre que l'Iſle du Soleil, qui eſt à quatorze lieuës plus bas vers l'embouchure de la riviere. C'eſt un poſte ſur qui on doit jetter abſolument les

yeux,

yeux, non ſeulement pour ce qu'il offre mil cõmoditez pour la vie humaine, & pour l'extraordinaire fertilité de la terre capable de donner toutes choſes abondamment pour la ſubſiſtance de toutes les habitations que l'on y voudra établir, mais encore pour la commodité que les vaiſſeaux trouvent à l'aborder: C'eſt une grande ance qui eſt à l'abry de toutes ſortes de mauvais vents, dans laquelle ces vaiſſeaux peuvent demeurer tres-ſeurement, & quand ils voudront ſe mettre à la voile, il ne faut qu'attendre la premiere pleine lune, où la Mer eſtant plus haute que d'ordinaire,

passent par dessus tous les bancs qui rendent l'entrée de cette riviere difficile ; ce qui n'est pas une des moindres commoditez. Cette Isle a plus de dix lieuës de circuit, elle a de fort bonnes eaux, quantité de poisson de mer & de riviere, une multitude infinie de cancres ou crabes, qui est la nourriture ordinaire des Indiens & des pauvres gens; & à present elle est la mere-nourrice de Para, car il n'y a point d'Isle dans tout le voisinage, où l'on aille plus à la chasse des bestes qu'il faut pour la subsistance de la garnison & des Habitans, que dans cette Isle.

## CHAPITRE LXXXIII.

*De l'embouchure de la Riviere des Amazones dans la Mer, de quatre-vingt lievës de large, tenant au Cap du Nord d'un côté, & de l'autre aux costes du Brezil.*

VINGT six lieuës plus bas que l'Isle du Soleil droit sous la Ligne, nôtre grande Riviere des Amazones étenduë de quatre-vingt quatre lieuës de large, tenant du côté du Sud à Zaparara, & de l'autre côté au

Cap du Nord, ſe perd enfin dans l'Ocean : On peut dire que c'eſt une Mer d'eau douce qui ſe confond dans une Mer d'eaux ſalées ; c'eſt la plus grande & la plus groſſe riviere qui ſoit en tout le monde connu. Oreillane, & en un mot ce Maragnon tant de fois deſiré, tant de fois recherché, & tant de fois manqué par les Eſpagnols du Perou ; enfin le voila rendu à la Mer, aprés avoir baigné de ſes eaux mil trois cens cinquante ſix lieuës de longueur de païs, aprés avoir porté la fertilité & l'abondance dans mil & mil terres, aprés avoir donné la vie à un nombre infiny de Peuples,

& enfin aprés avoir fendu toute l'Amerique par la moitié quasi dans sa plus grande largeur, & fourny à tous ceux du païs un grand canal, dans lequel se rendent les plus belles, les meilleures, & les plus riches rivieres qui descendent de toutes ses montagnes & de ses costes. Ce qu'il a encore de remarquable est qu'à plus de trente lieuës à la Mer, vis à vis de son embouchure on puise ses eaux douces au milieu de la Mer pendant le reflux ou le descendant de la marée, ce qui est d'un rafraîchissement merveilleux, sur tout aux vaisseaux qui partant d'Europe ont fait deux mille

lieuës de chemin pour y arriver.

Voila en un mot la Relation de la parfaite découverte de cette grande Riviere, qui enfermant de ſi grands treſors n'en exclud pas un des Peuples de la terre, au contraire elle convie toutes ſortes de gens à ſe ſervir & à profiter des richeſſes qu'elle poſſede. Elle offre au pauvre la vie abondamment, à celuy qui voudra travailler la recompenſe de ſon travail avec uſure, aux Marchands des empletes, au Soldat des occaſions de ſe faire connoiſtre, au riche de plus grandes richeſſes à acquerir, au Gentil-homme des em-

ploits honorables, aux Seigneurs de grands Eſtats, & aux Roys meſmes des Empires, & des Mondes nouveaux. Mais ceux qui ſont plus appellez à ces Conquêtes, & qui y doivent prendre plus d'intereſt ſont les amateurs de la gloire de Dieu, les zelez pour le salut des ames d'une multitude infinie d'Indiens Idolatres & Payens, qui attend le ſecours & les lumieres que les fideles Miniſtres de l'Evangile doivent leur apporter pour éloigner les ombres du peché & de la mort, dans leſquelles ces miſerables ſont depuis ſi long-temps enſeve-

lis. Que personne ne s'excuse de cette entreprise, il y a pour tous de quoy travailler, & quelque grand que soit le nombre des ouvriers qui voudroit s'y donner, il n'y en aura jamais assez pour la moisson qui est à faire ; cette nouvelle vigne manquera toûjours d'ouvriers pour la bien cultiver, quelques fervents & quelques forts qu'ils soient, & ce sera un ouvrage qui ne se peut jamais esperer que de voir tout ce nouveau monde soûmis aux clefs de l'Eglise Romaine. J'espere que tous les grands & Catholiques Princes du Christianisme, que Dieu veille tous

conſerver en de longues & belles années, ſeront tous inſpirez chacun de leur part de favoriſer cette ſainte entrepriſe de la conqueſte des ames, les uns par leurs liberalitez accoûtumées pour l'entretien & la ſubſiſtance des Preſtres & Miniſtres de l'Evangile, les autres par leurs ſoins & leurs conduites pour y envoyer des Eccleſiaſtiques; mais les uns & les autres doivent tenir un grand bonheur pour eux que de leur temps ſe ſoit ouverte cette voye difficile & épineuſe, par laquelle on pourra ramener dans le ſein de l'Egliſe tout à une fois plus de Nations enſemble, & plus peuplées

qu'il ne s'en eſt découvert juſqu'icy dans toute l'Amerique.

FIN.





Le Cours
De la Riviere
des
Amazones
Dreßé sur la Relation
du R.P. Christophle d'Acugna
Par le Sr. Sanson d'Abbeville
Geographe ordre. du Roy
Auec Priuilege 1680
Septentrion
Midy
Occident
Orient
Mer de Nort
Mer de Sud
Terre Ferme
Panama
Pto. Belo
Cartagene
Ste. Marthe
La Hacha
Venezuela
Nouvelle Andalousie
Comana
I. de la Trinité
Tabago I.
I. de la Margarita
Curacao I.
Nouveau Roy.me de Grenade
Popayan
Pasto
Quito
Peru
Los Quixos
Archidona
R. Cassanar
R. Pato
R. Meta
Orenoque R.
Caqueta R.
Omaguas
Cunas
Guaranaguazanas
Curupatabas
Guiane
Galibis
Cayenne
Noupagues
Aramisas
Acoquas
C. de Nord
Amazones
Ligne Equinoctiale ou Equateur
Carabuyanas
Carapanaaris
Guacaras
Manacurus
Taguaus
Aguayras
Apantos
Cunuris
Topinambas
Tapajosos
Tecunas
Yurunas
Curinas
Cachiguaras
Curusiraris
Yoriman
Zurinas
Curupa
Para
Comuta
Pacaxas
Bresil
R. Mallepoque
Grasé Par Liebaux

Un Jésuite nommé João Daniel
a donné depuis la pub. de ce livre
l'ouvrage si curieux qu'il a intitulé
<u>thesouro descoberto no Rio Amazonas</u>.
ce traité a été imp. en divers Article
dans les mémoires de l'institut
historique de Rio de Janeiro.
l'imprimerie a été introduite au
Para en 1821 seulement.

Il y a deux Pongos: celui del Rio Coca, découvert en 1540, par Diego Pizarro celui du Marañon, découvert par les Soldats de Santiago en 1616. - Le P. Acosta a trompé à son insçu Feijoo en parlant du Pongo del Marañon, comme d'une Cascade insurmontable. Voy. Velasco <u>historia moderna</u> p. 194.

---

Marin Le Roy, sieur de Gomberville, le trad.r de ce livre, naquit à Paris en 1600 mourut le 14 Juin 1674. - Il est connu surtout par d'étranges Romans. - <u>La Caritée</u>, contenant sous des tems, des provinces et des noms supposés, plusieurs histoires du tems. Polexandre qui n'a pas moins de 5 vol. Le Cythérée qui en a 4, La Jeune Alcidiane, dont la 1re partie a paru. Il fut reçu de l'académie en 1634.

Si vous rencontrez par hazard, <u>la doctrine des moeurs</u>, <u>tirée</u> de <u>la philosophie des Stoïques</u> <u>représentée</u> en cent tableaux, et expliquée en cent discours, par Thalassius Basilides, vous saurez que, c'est l'oeuvre de Marin Le Roy Sr de Gomberville.

Le Rio Madeira s'appelait Cayari parmi les indiens le nom Portugais fut substitué en 1637 à l'époque où Teixeira remonta le fleuve des Amazones. V. y. Baena. le Rio Negro se nommait Guiari

Le pseudonyme Tirso de Molina a donné un drame intitulé : Las Amazonas en las Indias y hazañas de los Pizarros. Secunda parte. la 1ère partie porte probablement le titre suivant : Todo es dar en una cosa y hazañas de los Pizarros. 1 p. il y a une 3me partie.

Ed. Pöppig. Nova genera &c.a Leipzig — 1845 in fol. Flore de l'Amazonie.

× Je restitue, ici, le titre imparfait de l'original qui est devenu si rare et que j'ai trop abrégé

Nuevo descubrimiento del gran Rio de las Amazonas por el Padre Cristobal de Acuña, Religioso de la compañia de Jesus y calificador de la suprema general inquisicion. Al cual fué y se hizo por orden de S. M. el año de 1639. Por la provincia de Quito en los reinos del Perú. Al Excelentisimo Señor Conde-Duque de Olivares (Cifra de IHS. en un ovalo tendido que sostienen dos angelitos). con licencia en Madrid en la imprenta del Reino. Año de 1641, in-4o

Après l'élévation au trône de la maison de Bragance Philippe IV craignit que les Portugais guidés par ce livre remontassent jusqu'aux sources de l'Amazone, si nettement décrites aujourd'hui par Squier et il fit détruire le livre. Il existe dit on au Vatican; Navarrete en avait aussi un exemplaire. Le Repertorio Americano pub. à Londres en 1827 répète parfaitement néanmoins T. 2 p. 56 ce qui a été dit sur la rareté fabuleuse de cet ouvrage.

l'original de ce livre porte le titre suivant:

Christoval Acuña. Nuevo descubrimiento del gran Rio de las Amazonas. Madrid, 1641. 1 vol. in 4.

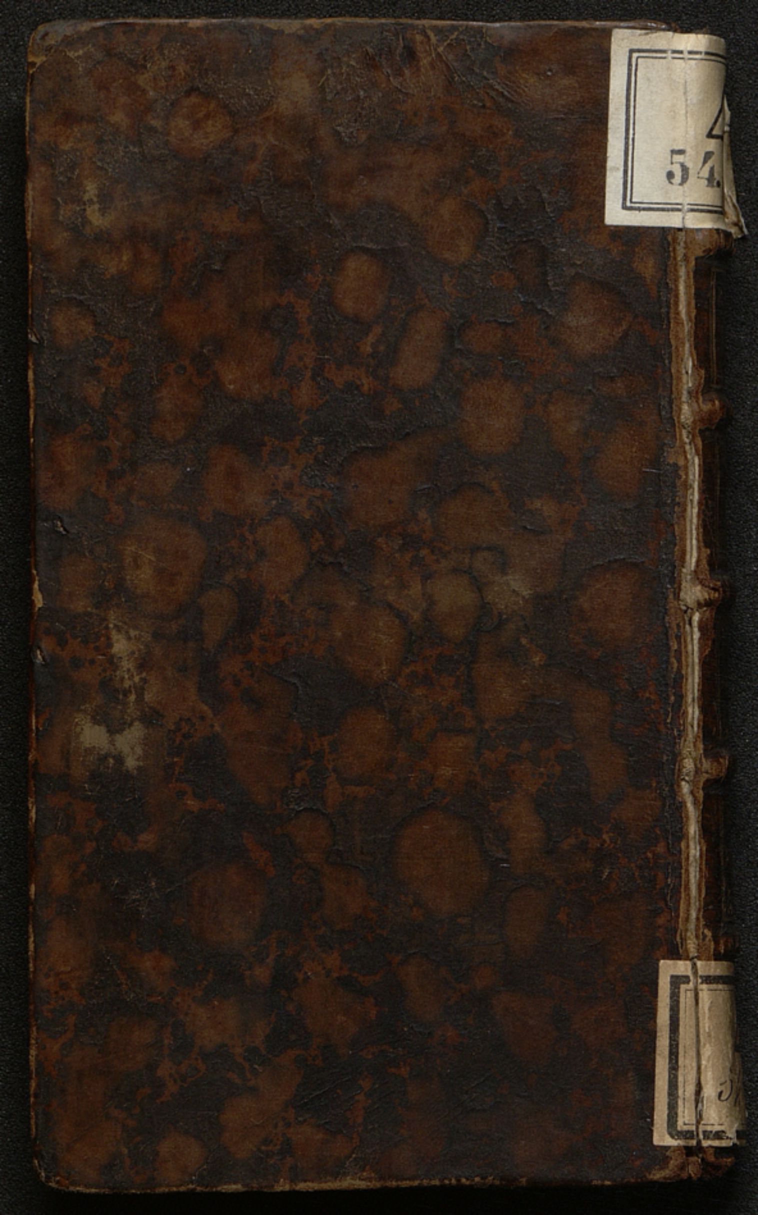
il était coté à 50 fr. sur le Catalogue de Salvá 1847. le P. Rodriguez jésuite disait en 1684 que le livre était rare en raison du petit nombre d'exemplaires auxquels il a été tiré.

Manuel Rodriguez. El marañon y Amazonas historia de los descubrimientos, entradas y reduccion de Naciones, trabajos malogrados de algunos conquistadores en las dilatadas montañas y mayores Rios de America. Madrid, 1684, in fol.

Rodriguez a copié presque complètement Christoval Acuña. il a omis à dessein de signaler la terrible révolte des Maynas.






54.



